

Quelques témoignages sur la Poche nord de Saint-Nazaire recueillis par Michel Gautier

Depuis le début des années 2000 et jusqu'à ce jour, j'ai collecté des témoignages portant essentiellement sur les conditions de vie dans la poche sud. Pour beaucoup, ils ont déjà figuré dans mes livres où ils venaient enrichir ou illustrer la trame historique. Ces livres, hormis le dernier, *Poche de Saint-Nazaire*, réédité en 2017, sont désormais tous épuisés. J'ai donc pensé utile de porter ces récits à la connaissance du public et en particulier des plus jeunes, à l'occasion des célébrations du 75^e anniversaire de la Libération.

On peut consulter « Témoignages sur la poche sud » en suivant ce lien <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/poche-st-nazaire/>. Pour compléter le tableau de la vie des empochés, j'ai commencé de constituer un autre dossier qui portera sur les conditions de vie dans la poche nord. Ce dossier en construction appelé « Témoignages sur la poche nord » figure sous le même onglet sur le site du *Chemin de la mémoire 39-45* et il comporte déjà le « Journal de guerre de Pierre Millet, charpentier de Notre Dame de Grâce ».

Ceux qui voudraient prendre connaissance du travail de recherche et d'enquête que je mène depuis 20 ans sur l'histoire de la Poche de Saint-Nazaire peuvent consulter mon site personnel <http://poche.st.nazaire.pagesperso-orange.fr/>. Ils y trouveront des photos, des extraits et les avant-propos de chacun de mes livres. Dans l'avant-propos d'*Une si longue occupation* on trouvera en particulier une évocation de mes rencontres avec tous ces témoins, désormais presque tous décédés (cliquer sur intros).

Michel Gautier

Journal de guerre

**de Pierre Millet,
charpentier de Notre-Dame de Grâce**

présenté par Michel Gautier
(auteur de *Poche de Saint-Nazaire, neuf mois d'une guerre oubliée*)



Pierre Millet en 1943. À la pêche à Melneuf, près de l'écluse, un dimanche après-midi.
Il porte la cravate car à cette époque, le dimanche après-midi on restait habillé avec la tenue de « la venue de la messe »
(coll. Millet)

C'est Pierre Millet fils qui m'a confié le témoignage de son père, Pierre Millet, à l'automne 2019. Nous nous étions rencontrés lors de l'avant-première du film documentaire de Raphaël Millet intitulé *Poche de Saint-Nazaire, une si longue occupation*. Raphaël est le petit neveu de l'auteur de ce témoignage et je ne doute pas que cette histoire familiale inspira largement sa volonté de réaliser, 75 ans après, le premier film consacré à l'histoire de la Poche de Saint-Nazaire.

Comme on le sait, j'ai collecté beaucoup de témoignages auprès des populations de la Poche sud, je suis donc heureux d'apporter à mes lecteurs le contrepoint de cette recherche en leur livrant un nouvel éclairage, celui de leurs compatriotes « empochés » du nord. Là aussi, des exactions et des pillages, là aussi l'impression d'être pris entre le marteau et l'enclume. Moins de combats terrestres et de déplacement des lignes, puisque la frontière physique est marquée par la Vilaine et le canal, mais une pression tellement dangereuse et insupportable que plusieurs milliers de personnes seront contraintes de monter dans les trains d'évacuation, laissant fermes et maisons aux risques des obus et du pillage.

Charpentier-charron, Pierre Millet est né en 1911 et décédé en 2006. Au moment de la poche de Saint-Nazaire, il est donc âgé de 33 ans. Il vécut la reconstruction de très près, y participant lui-même en tant qu'artisan mais aussi en assurant le suivi des chantiers (église, ponts, maisons d'habitation...). Il fut ensuite pendant de nombreuses années adjoint spécial de Notre Dame de Grâce, commune de Guenrouët. On découvrira dans le témoignage qui va suivre les valeurs de solidarité et de partage qui l'animaient déjà pendant la période de la Poche de Saint-Nazaire où sa petite bourgade se trouva au cœur de la tourmente, prise entre les terribles exigences de l'occupant et les tirs d'obus incessants des forces d'encerclement.

Son témoignage sur la Poche à Notre Dame de Grâce est extrait d'un récit plus vaste intitulé « Journal d'un charpentier ». Rédigé sous une forme libre et directe, et recourant parfois au style oralisant, je l'ai un peu condensé et je me suis permis de créer des transitions ou de rassembler des paragraphes pour donner plus de fluidité, mais j'ai conservé intégralement le contenu historique et le récit des faits.

Michel Gautier, le 6 décembre 2019

Mais avant le récit de Pierre Millet, voici un article paru dans Ouest-France en novembre 1944, c'est-à-dire au moment même où les habitants de Notre Dame de Grâce vivaient les faits qui vont suivre...

La guerre est là toute proche, quelque part dans la campagne nantaise.

Le canon tonne, et chaque coup sourd apporté par l'écho résonne douloureusement dans le cœur du paysan. Le paysan sait, comme tous les Français, que la bataille a ses lois implacables, et la libération du sol sera sa dure rançon. Mais plus qu'un autre, le paysan souffre des blessures du sol comme si l'on touchait à sa propre chair. Dans nombre de fermes du nord du département, chaque jour qui passe fortifie la haine vouée « au boche » cramponné sur quelques arpents de cette terre, de cette terre de France dont on l'a chassé.

Il y a un mois et demi environ, l'ordre d'évacuation était signifié par les autorités militaires, à certains villages situés au nord du canal en bordure de « la poche ». Il était 10 heures lorsque la nouvelle courut de porte en porte dans les hameaux de Melneuf et de la Douettée sur la commune de Notre Dame de Grâce. Le délai d'évacuation imposé par les opérations était bref, à 15 heures, le dernier habitant devait être parti. Et ce fut, une fois de plus sur les routes de l'Ouest, le tragique cortège de l'exode : les charrettes ployant sous des charges hétéroclites, le bétail affolé poussé vers des pacages incertains. Pour deux villages seulement, ce fut un troupeau de 200 bêtes chassés des écuries et des étables.

Au château de Buhel, en Plessé, vieille demeure qui garde grands airs malgré le poids des ans, deux familles paysannes de Guenrouët ont évoqué pour nous ces tristes heures.

- ***Qu'avez-vous pu emporter ?***
- *À part les lits, les bêtes et quelques bricoles, on peut dire qu'on a tout laissé ! Les meubles sont de reste avec les outils, les volailles, les récoltes engrangées.*
- ***Ces récoltes représentent-elles pour vous une perte immense ?***
- *C'est difficile à dire... Peut-être 50000 frs, peut-être davantage... Nous cultivions 12 hectares.*

Pas d'aide, alors ?

Plus qu'un secours en numéraire, d'ailleurs dérisoire, des attributions de fourrage, de bois, de pommes... leur apporteraient une aide efficace. La raison en est simple, à la campagne comme ailleurs et plus qu'ailleurs on peut tout vendre mais on n'achète rien. On peut, pour certaines familles paysannes parler de misère véritable. Voici deux cas précis : celui de l'éclusier de Melneuf, Monsieur Agasse, infirme, sa maison brûlée, pas un sou vaillant ; celui de Madame Blandin, actuellement réfugiée à Guéméné, le mari disparu à l'autre guerre, ses deux fils prisonniers, sa maison brûlée, sa récolte 1944 toute perdue.

Vivre ... comment ?

En attendant, il faut vivre ! Comment ? Où sont allés nos évacués ?... Des parents, amis, ont ouvert leur porte devant eux. On a entassé les bêtes dans les écuries. Mais les écuries, parfois, ont dû servir aux gens.

- ***De quoi vivez-vous ?***
- *Nous, n'est-ce pas, nous avons la chance d'avoir une douzaine de bêtes. Cela permet de faire de la soupe. Mais ces bêtes, avec quoi les nourrirons-nous ? Déjà le fourrage nous manque.*

L'espoir du retour ?

- ***Vous étiez nombreux dans votre village ?***
- *Vingt feux qui représentent la culture de 150 hectares. Dans quel état retrouverons-nous tout ça ? Déjà les « boches » nous ont brûlé la plupart de nos maisons. Pour Melneuf et la Douettée, c'est une perte de plusieurs millions.*

Une seule pensée dans leur exil provisoire, celle du retour, l'heure où les plus heureux verront émerger au-dessus d'une haie, le toit familial, ce moment où ils retrousseront une fois de plus leurs manches pour reconstruire le nid dévasté.

Et voici le *Journal de guerre* de Pierre Millet

Depuis le débarquement en Normandie, les troupes américaines avaient pénétré en Bretagne. Les forces allemandes se repliaient... **Le mardi 1^{er} août 1944**, nous étions dans l'attente ; ce jour-là on vit défiler une horde d'Allemands, les débris de l'armée d'occupation. Des chevaux attelés avec des ficelles tiraient des camions plein de matériel. Des soldats traînaient leurs armes et leurs bagages sur des poussettes de gamins ! Ils nous demandaient de l'eau et à manger et jetaient leurs fusils.

Le 3 août ce fut le calme, mais le **vendredi 4 août, les ponts sautèrent les uns après les autres...** On entendit d'abord une forte détonation faisant vibrer les vitres jusqu'à Notre Dame de Grâce : c'était le pont de Saint Clair à Guenrouët qui venait de sauter. Peu après, deux camions traversèrent notre bourg à vive allure : les soldats allemands du génie allaient miner les ponts permettant de traverser le canal de Nantes à Brest situés à 800 et 1200 mètres, en contrebas du bourg. Le pont de Melneuf, bel ouvrage en granit de 1886, sauta à son tour, ses deux arches effondrées au fond de la rivière, soufflant en même temps la maison de la mère Blandin totalement détruite. De nombreuses vitres volèrent en éclats. Au pont Nozay, une première charge, mal calculée sans doute, ne fit que peu de dégâts. Ce pont de construction plus récente et remplaçant un ancien pont de bois, était constitué de poutres métalliques qui résistèrent lors de cette première explosion. Les soldats retirés sur la route de Savenay pour leur sécurité, attendirent durant plusieurs heures un pétard à retardement... Puis ils revinrent sur les lieux avec d'autres explosifs qui cette fois provoquèrent un trou béant : la moitié du tablier s'affaissa, la route était coupée. La maison des demoiselles Fraud fut partiellement soufflée. Le pont de Barel, à Saint Omer de Blain, sauta lui aussi quelques heures plus tard.



Le pont Nozay détruit le 4 août 1944.

D'après Jean Châtelier dont la maison servit de *Kommandantur* à Notre Dame de Grâce, cette photo fut retrouvée dans la veste du soldat Helmut Radssat (Flieger Rgt. 32) posant devant le pont.

Les enfants étaient couchés. Il faisait beau temps en cette fin de journée, plus aucun bruit... Imprudents que nous étions, avec ma femme et une belle-sœur, nous sommes partis pour une balade au clair de lune qui était magnifique, voir le Pont Nozay. Personne aux alentours. Leur maison étant partiellement détruite, les demoiselles Fraud avaient quitté les lieux et gagné un refuge. Et si des Allemands étaient restés en guetteurs ? Nous étions un peu inconscients !

Le samedi 5 août, avec quelques hommes, nous avons construit une passerelle constituée d'une grande échelle récupérée dans une sacristie de l'église et renforcée avec des pièces de chêne, sur laquelle nous avons posé un plancher et mis en place deux mains-courantes afin de permettre aux habitants de l'autre côté du canal de venir au bourg. Peu de personnes s'y hasardèrent.

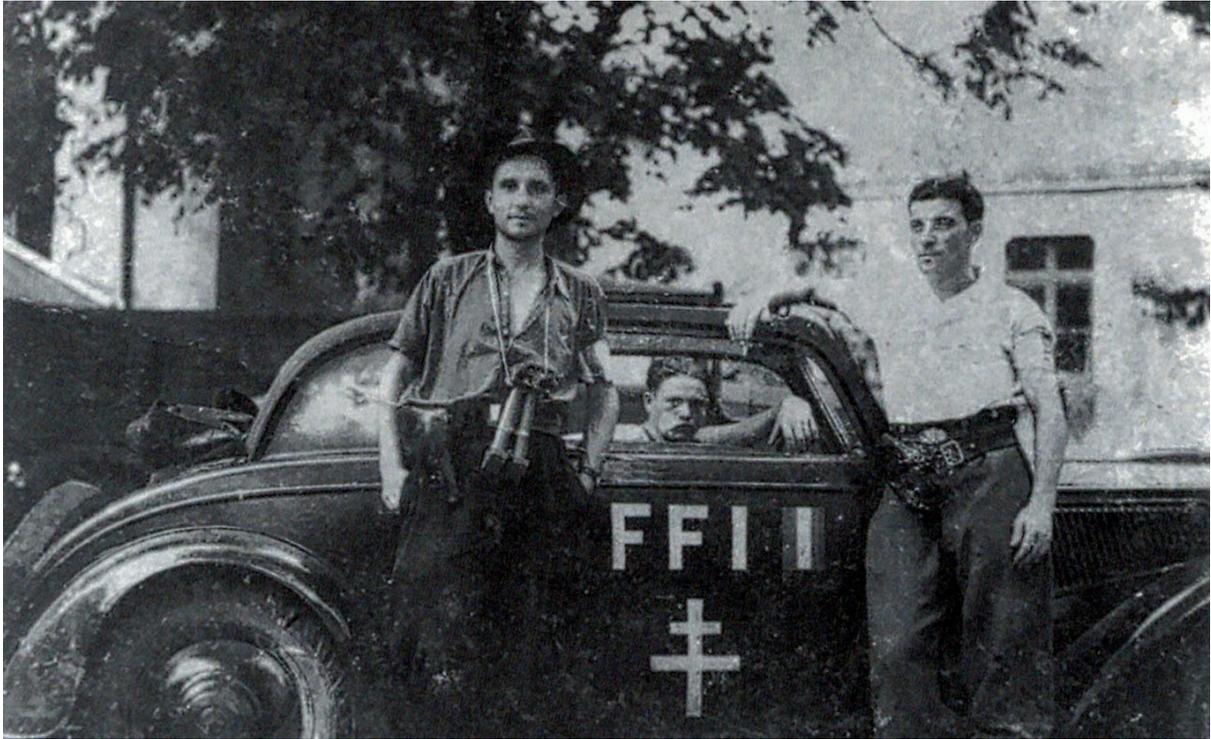
Avec la même équipe, dont Edmond Guillé, nous avons démonté ce qui restait des meubles chez les demoiselles Fraud. Nous étions bien occupés autour des armoires et des lits lorsque quelqu'un s'écria : « Voilà les Américains ! » C'était bien vrai, et nous crûmes que c'était notre tour d'être libérés : une Jeep descendant la cote de l'Alouette vint jusqu'au bout de la route de Quinhu, mais fit demi-tour, le pont détruit les empêchant, semble-t-il, de venir jusqu'à nous ! Nous avons terminé notre travail, craignant une attaque, mais rien ne vint ! On croyait l'affaire classée ! Comme j'avais une barque de 4.50 mètres, presque neuve à Melneuf, les gens s'en servirent durant quelques jours pour venir au bourg.

Le dimanche 6 août, Henri Bredoux, du Breil en Guenrouët, vint me voir en moto avant de traverser le canal à Melneuf, sur un bateau. Il était dans la résistance depuis plusieurs mois et à plusieurs reprises, il avait hébergé chez ses parents des aviateurs ou parachutistes anglais pour les aider à regagner l'Angleterre par bateau ou via l'Espagne. Ce jour-là il emmena le premier des dix-sept déserteurs allemands/russes à qui il avait proposé de se rendre aux Américains dont il était le contact. Il partagea avec son prisonnier une part de gâteau que ma femme lui avait donné. Nous ne devions plus le revoir.

Le même jour, dans l'après-midi du 6 août, toute une bande de jeunes et d'adultes (Albert Delaprée, Albert Jagot, Jean Alain et quelques autres, dont Jean qui avait neuf ans), on alla prendre notre bain habituel, au canal, où à cette époque l'eau était relativement propre. Nous étions à « La Belle Andrée », près du pont de Melneuf, détruit deux jours plus tôt. Le bain terminé, nous sommes remontés à la maison où Jean s'aperçut qu'il avait oublié ses lunettes. Je retournai aussitôt au canal, accompagné d'Albert Delaprée et Francis Guitton rencontrés en chemin. Quelle ne fut pas notre surprise de voir, en position de tir, occupant le versant nord du halage, depuis l'écluse jusqu'à la grande « Belle Andrée », placés tous les 25 / 30 mètres, des FFI attendant les Allemands qui, sans doute, tenteraient de passer la rivière à la tombée de la nuit. Chacun des hommes était armé d'un fusil ou d'une mitraillette. Deux aussi ou trois fusils mitrailleurs complétaient leur équipement. Après avoir retrouvé les lunettes, nous avons été priés de repartir et de nous taire. Rapidement, nous avons repris le bateau puis regagné le bourg à travers champs. Tout le pays apprenant cette nouvelle était sur les dents et s'attendait à une attaque.

Albert Delaprée (un Nazairien évacué et réfugié à la Ganelais), avait discuté avec un chef du groupe FFI du secteur Guémené-Penfao/Beslé/Redon et il m'annonça qu'il partait voir son père pour lui annoncer qu'il s'engageait dans la résistance. À peine deux heures plus tard, il était de retour pour nous dire au revoir et prendre le verre de l'amitié. Je le revois encore, habillé d'un bleu de travail et d'une veste de velours, équipé d'une musette « masque à gaz » contenant un casse-croute. Toute la famille était ébahie de le voir rejoindre cette armée de fortune. Sur un coup de tête ? A travers champs, il rejoignit les soldats avec qui il prit position le soir même.

Ce soir-là, tout resta calme, mais au cours de la nuit, les FFI rentrant à Guémené-Penfao en camion furent pris en chasse, après Plessé, par une voiture allemande à la traîne. Les Allemands tirèrent dans les pneus du camion français pour le stopper, peu à peu, leur véhicule gagnait du terrain, mais grâce au sang-froid du chauffeur, les FFI parvinrent au bout des ponts de Guémené-Penfao où les allemands firent demi-tour, prenant la route de Blain où un pont restait en état à cette date. Les FFI qui avaient eu chaud n'eurent que deux blessés.



Trois FFI du corps franc du 3^{ème} bataillon FFI à Guémené-Penfao en août 1944, avec une voiture prise aux Allemands sur le pont du Paradis (Coll. A. Denigot)

Le mercredi 9 août, revirement chez les soldats allemands ! Ne voyant plus les Américains sur leurs talons, ils revinrent occuper le bourg. C'était un groupe de paras de l'*Afrika Korps*. En arrivant sur la place de l'église, d'une rafale de mitraillette, ils abattirent les drapeaux français placés en haut du poteau électrique. Tous les habitants comprirent que la « rigolade » était terminée et l'ordre fut rétabli en peu de temps ! La *Kommandantur* s'installa au presbytère où le curé de l'époque, parlant allemand, dut céder les plus belles pièces de son habitation.

La troupe prit position sur les rives du canal, détruisant la plupart des barques de pêche amarrées aux arbres. Le café Beaupérin qui, peu de temps auparavant, avait été repeint et baptisé « Café de la Paix », fut envahi et fermé aux clients. Mon père, Herblain Millet, 69 ans, qui remplissait les fonctions d'adjoint, fut appelé au presbytère devant le commandant qui lui donna ses ordres, ajoutant : « Si un coup de feu est tiré sur un de mes soldats, je fais enfermer tous les habitants dans les maisons et nous y mettrons le feu » ! Cela s'était produit à Oradour-sur-Glane quelques semaines auparavant, mais nous l'ignorions bien sûr.

À la porte de chaque maison, les noms, prénoms et âge de chaque personne devaient être affichés. Toute personne étrangère surprise en surplus serait passée par les armes si elle était hébergée de nuit. Mon père n'en dort pas. Certains ne voulaient pas le croire, pensant exagérés les ordres qu'il avait rapportés et transmis. Mais dès le lendemain, les événements prouvèrent qu'il n'avait rien inventé.

Le jeudi 10 août 1944, trois jeunes de Saint Joachim furent assassinés...

Ils avaient l'habitude de venir au ravitaillement à la Douettée où ils trouvaient pain, viande, pommes de terre, légumes... Bref, de quoi manger... Ils tentèrent de passer le canal malgré les avertissements des gens du bourg, répondant que dans la région nazairienne, ils côtoyaient les soldats allemands tous les jours et qu'ils n'avaient pas peur. Pour leur malheur !...

Une heure s'était à peine écoulée qu'ils étaient ramenés au bourg entre deux ou trois Allemands. Edmond Guillé qui logeait chez sa belle-mère, la mère Beaupérin, accourut vers nous : « Ça y est, les gars se sont fait arrêter » ! Je me postais avec lui sur la route en face chez la tante Virginie, et c'est de là que l'on vit les trois Briérons se faire juger... Ils avaient dans leurs poches une

photo et des coupures de journaux compromettantes. L'officier de la *Kommandantur* installé à la cure arriva avec deux ou trois officiers. On les jugea, ironie du sort, juste au-dessous de l'ellipse portant le nom du « Café de la Paix ».



Le café de la Paix dont l'enseigne fut peinte au début 1944 par un réfugié de Saint-Nazaire. Sous cette enseigne furent condamnés à mort les jeunes Briérons Fernand Vince, André Guichard et Fernand Agaisse le 10 août 1944 (coll. Millet)

Nous étions à 50 mètres et avons entendu des ordres très brefs donnés au lieutenant Fritz Heitz, un para de l'*Afrika Korps*. Les trois jeunes comprirent immédiatement le sort qui les attendait. Les bourreaux qui les encadraient réquisitionnèrent deux pelles et une pioche chez Léon Marchand (café tabac actuel) qu'ils firent porter par les condamnés sur le chemin d'où ils venaient, un chemin creux derrière la fontaine de Riavaux, qu'ils empruntèrent pour remonter par un sentier vers les champs riverains de la route du Busson à Juzan. Au passage d'une haie séparant deux champs, une ronce ou un fil de clôture fit chuter le soldat qui suivait les condamnés, ce que mit à profit Fernand Agaisse, les forces décuplées par la peur, pour plonger au travers d'une haie et s'enfuir à toutes jambes.

Au bourg, à 500 mètres, on entendit des coups de feu espacés et on pensa à l'exécution des jeunes, mais au contraire, c'était Fernand Agaisse qui se sauvait... Un poteau en ciment supportant une ligne électrique (qui garda les traces de balles) l'avait vraisemblablement sauvé de la première

salve. S'enfuyant à travers champs, il rencontra un cultivateur qui lui indiqua un chemin pour s'échapper. Il arriva chez Madame Porcher, réfugiée de Saint Nazaire, habitant à Haut l'Epault, qui comprit rapidement la situation et le voyant vêtu d'un pull rouge lui donna un bleu de travail et jeta le pull dans le feu. Elle le réconforta et lui conseilla de ne pas courir, et il parvint à Quilly chez un homme de ses connaissances.

Pendant ce temps, ses camarades creusaient leur tombe. Parvenus à une profondeur de cinquante centimètres, un de ses bourreaux tua André Guichard d'un coup de pioche sur la tête. Fernand Vince tenta de s'enfuir mais ceinturé par l'un des soldats il fut aussi tué à coups de pioche ou de pelle. On entendit leurs hurlements de détresse de très loin. Après la libération, on retrouva les corps des deux amis, tête bêche sous un peu de terre. Ces détails ont été rapportés par le père Brégeon, qui, derrière une haie, à une cinquantaine de mètres du drame, fut le témoin de toute la scène.



Parachutistes allemands de la Poche nord appartenant au groupe Hellmund (coll. Grand Blockhaus)

Dans le bourg, les habitants avaient compris et se terraient, apeurés dans leurs maisons. À sept heures du soir, nous devions être enfermés. L'épée de Damoclès restait sur nos têtes. Le maire, Joseph Chatelier, vint rencontrer mon père, son adjoint, et ils se présentèrent à la *Kommandantur* pour voir le lieutenant Heitz. Il leur dit avoir exécuté deux terroristes français mais refusa de leur donner les corps : « Après la guerre, bourgmestre ! » Et pour cause ! Lorsque l'on procéda à l'exhumation, ils avaient tous deux la boîte crânienne défoncée à coups de pelle. Le courant électrique fonctionnait encore et je préparai quand même deux cercueils. En sapin, rabotés et propres.



Stèle érigée en hommage à Fernand Vince et André Guichard, deux jeunes de Saint Joachim massacrés par les Allemands le 10 août 1944 à Juzan (coll. Millet)



La stèle inaugurée en 1949 commémorant l'incendie de huit maisons à Haut de Quinhu le 5 janvier 1945 (coll. Millet)

Henri Bredoux tué à son tour...

Pendant ce temps, un autre drame se jouait à la Touche aux Thébauds, à 3,500 km du bourg. Le résistant Henri Bredoux osa témérairement venir à la Touche, village bordant le canal de Nantes à Brest. Il était accompagné d'un Nazarien nommé Leclair qui avait pris place sur le siège arrière de la moto. Des Allemands guettaient, perchés dans des arbres face à la route venant des carrières ; d'autres qui buvaient du lait chez la veuve Legrand virent passer la moto et se mirent à la poursuivre. Henri, qui avait déposé son passager au bout du village avait calé et tentait de redémarrer. Une rafale de mitraillette l'abattit sur place et il fut achevé de deux balles dans la nuque (un monument fut érigé sur ce lieu). Leclair se sauva par les champs et ne fut pas inquiété. Mademoiselle Gascoin, prévenue, arriva de Plessé avec quelques représentants de la Croix Rouge. Il était dix heures. Le corps transporté sur un brancard par des hommes de la Touche (Joseph Deruet, Paul Maudet, Lucien Peignet...) fut enterré provisoirement dans le caveau d'une famille amie. Dans l'après-midi, la moto rouge traversa le bourg à plusieurs reprises.

Deux autres personnes faillirent subir le même sort. Le neveu du père Gerbaut, le fermier du Calvaire, portait un pull rouge et il fut pris pour l'évadé de la tuerie de Melneuf. Arrêté et jugé sous le tilleul de la cure, c'est à l'abbé Blanconnier qu'il dut son salut. Puis ce fut un ami du père curé arrivé sans méfiance avec un sac à dos dans l'allée du presbytère qui fut arrêté comme terroriste... Fouille des poches et découverte d'une pièce de monnaie en nickel avec une découpe en V, le signe de la victoire ! Circonstance aggravante, il portait une barbe de plusieurs jours et il fut lui aussi jugé et condamné comme terroriste. Une fois de plus, grâce à sa connaissance de l'allemand, notre curé sauva la situation.

L'armée américaine semblant avoir cessé la poursuite, les allemands s'enhardirent et traversèrent le canal

Le vendredi 11 août, neuf Allemands tués par les Américains... Léon Guillet, meunier à Haut-Relief, qui se rendait à Plessé chercher pain et victuailles, rencontra à Bel-Abord (carrefour des routes Savenay/Plessé et Blain/Redon) une automitrailleuse américaine dont les occupants l'arrêtèrent. L'un d'eux parlant le français lui demanda s'il avait vu des Allemands à la traîne dans le coin. Léon en avait justement aperçu quelques-uns prenant position dans le petit bois à côté d'un champ de blé situé en bordure de la route de Savenay, face à la ferme de Saint Maurice. Et sur la carte d'état-major des Américains, il montra l'endroit, à environ 1200 mètres. La voiture blindée effectua d'abord un passage de repérage puis fit demi-tour et déclencha le feu de sa mitrailleuse lourde dont les balles explosives incendièrent entièrement le champ de blé et fauchèrent les Allemands. Sur 10 hommes, il n'y eut qu'un seul rescapé. Le neuvième tué, paraît-il découpé par les rafales, fut enterré sur place.

C'était le lendemain de la mort des gars de Saint Joachim et d'Henri Bredoux, et sans doute nos morts criant vengeance avaient-ils été entendus !... Les cadavres des soldats furent déposés dans l'étable de la mère Beaupérin, près du lieu du tribunal de la veille. Tous alignés, la tête vers le mur. Certains avaient les pantalons ou les vestes brûlés. Deux étaient à moitié sectionnés. Parmi eux, plusieurs officiers, de grands gaillards mesurant peut-être 1.85/ 1.90 mètres. Cette raclée fut sans doute salutaire car l'arrogance des occupants allait ensuite s'atténuer.

J'étais seul à l'atelier avec mon père qui bricolait à la forge lorsque trois allemands firent irruption, arme à la bretelle, faisant des gestes menaçants et donnant des ordres que je ne comprenais pas. L'un d'eux, un dénommé Kreiss, parlait correctement français : « Nous avons huit camarades *Kaput*, puis, apercevant les deux cercueils préparés la veille pour les gars de Saint Joachim, il me dit qu'il les emmènerait pour ses soldats. J'eus le malheur de répondre « Camarades français d'abord » ! Et un grand diable d'officier me balança d'une volée derrière l'établi, par terre et bloqué contre le mur. Je tentais d'expliquer que les ouvriers étaient partis, que mon père était quasi aveugle, que nous n'avions plus d'électricité (depuis le 10 août où les occupants avaient tiré sur le transformateur) pour alimenter la scie et la raboteuse et qu'il m'était impossible de préparer d'autres cercueils pour le

lendemain soir... Une autre violente poussée me plaqua contre le mur. Des ordres très brefs puis deux mitraillettes braqués vers moi et armées... Clac, clac ! Je crus ma dernière heure arrivée. Mon père qui avait très peur me cria : « Cèdes donc, mais cèdes donc » ! Les armes se baissèrent et j'expliquai aux soldats que je ferai des cercueils non rabotés. « Où sont vos hommes ? De l'autre côté du canal ? Impossible d'aller les chercher » ! Mais Kreiss précisa qu'ils avaient récupéré les corps.

Heureusement, j'avais des planches de sapin très larges qui servaient à faire des ambulances (côtés de charrettes). L'interprète m'expliqua que les *Kamarad Kaput* étaient très grands. Je fabriquais donc des cercueils à 1.85 m / 1.90 m. Les soldats tentèrent de remettre le courant au transformateur, mais les cuves avaient été percées par les balles et l'huile avait coulé... Je fus réduit à utiliser la scie à crochets, une scie à tenons et un rabot, toujours gardé par un homme en arme qui me suivait partout, lorsque j'allais à trente mètres chercher du bois dans la remise et même quand j'allais pisser.



En 1944, quelques mois avant la poche, travail à la scierie.
Au fond, un apprenti ; au milieu, un réfractaire au STO dont tous les habitants
étaient solidaires et pour qui une cache avait été aménagée (coll. Millet).

Le samedi 12 août, des hommes du bourg furent requis pour creuser une fosse commune, à droite au fond du cimetière, assez grande pour y loger côte à côte les huit cercueils, mais dans une terre qui n'avait jamais été remuée. Les soldats, toujours sous la menace des armes, faisaient se relayer la dizaine d'hommes qui s'échinaient dans la terre compacte. Sous la tension, un des jeunes malheur de dire un mot et de rire. Mal lui en prit, il fut prié de sortir de la fosse et plaqué au mur. J'étais présent car je venais prévenir que les cercueils étaient prêts ; nous avons pensé qu'il allait se faire fusiller immédiatement. Les allemands discutèrent entre eux quelques minutes qui nous semblèrent très longues, mais finalement, il reçut l'ordre de redescendre au travail.

Une mise en bière barbare

La fosse étant creusée, les soldats vinrent à l'atelier en fin d'après-midi pour prendre livraison des cercueils qui furent emmenés dans la charrette à bras. Je les accompagnai pour aider à mettre les morts en bière et pointer les couvercles. On leur enleva bottes et ceinturons. Les plaques portant noms et matricule furent pointées sur chaque couvercle. Parmi les morts se trouvaient des gradés. Heitz, le commandant de la place, voulut absolument mettre les deux lieutenants dans les deux cercueils rabotés préparés pour les jeunes de Saint Joachim, mais ils se trouvaient être les plus courts alors que les deux lieutenants étaient les plus grands !

Je lui expliquais qu'il fallait inverser les caisses : *Nicht ! Nicht !* répondit-il. Alors je plaçais le premier, tête légèrement relevée et touchant au bois, les pieds dépassant de dix à quinze centimètres le bas du cercueil. Heitz plaça son fusil sous les genoux en travers du cercueil et sauta à pieds joints sur les tibias du mort. On entendit un bruit sec... Les deux tibias cassés, les pieds furent alors repliés dans le cercueil. Même les deux soldats qui m'aidaient firent la grimace. Heitz procéda de même pour les deux autres. Pendant longtemps, j'ai revu cette scène barbare...

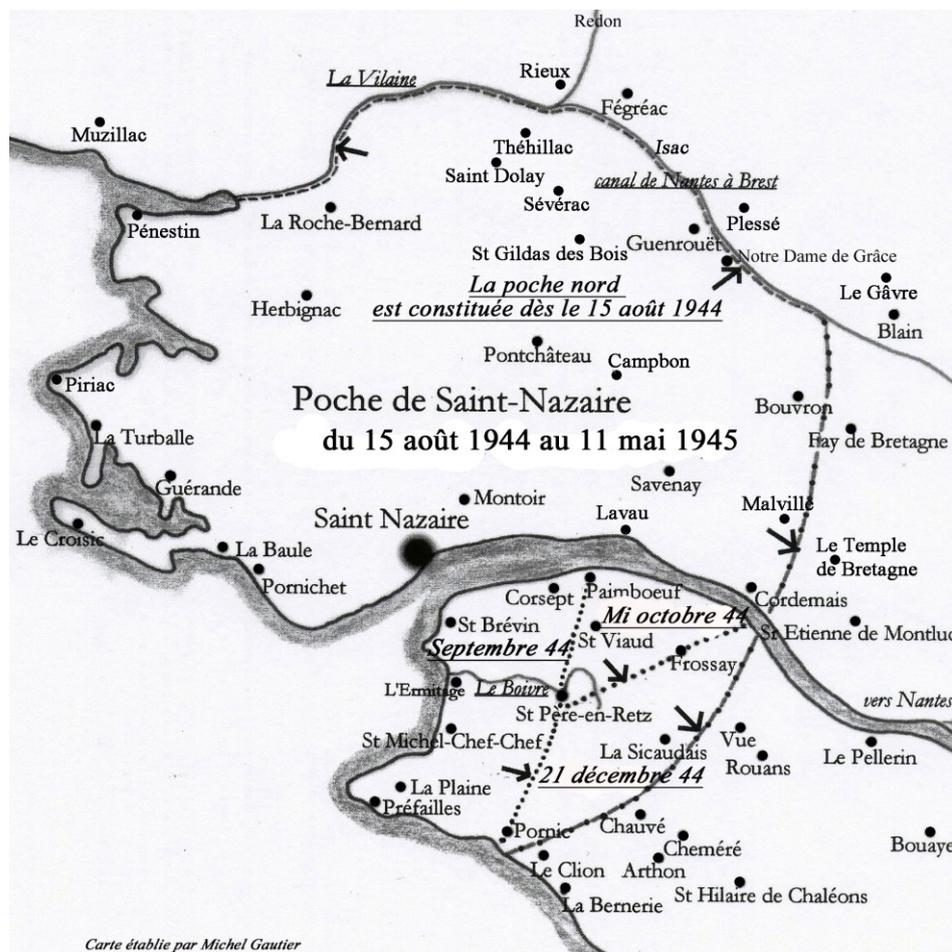
La veille au soir, des soldats étaient passés dans presque toutes les maisons du bourg demander des fleurs pour leurs camarades *Kaput*. C'était la saison des dahlias, et tout le monde en donna. Quelques-uns donnèrent même plus, par peur, craignant sans doute un « sondage » sur nos sentiments antigermaniques. Un aumônier militaire catholique vint célébrer une courte cérémonie en fin d'après-midi, avant de faire recouvrir de terre les cercueils par les hommes du bourg. Nous venions de vivre des jours de terreur.

C'est aussi le 12 août que les avions anglais bombardèrent Saint Gildas où l'église et la communauté religieuse furent touchées et où il y eut quelques morts. Le lendemain, une jeep américaine fut détruite par les allemands, près de Lancé. Les corps de deux français se trouvant à bord furent ramenés à Guenrouët par les Allemands. Dans la commune et par section, des groupes Croix Rouge furent formés ; on confectionna deux brancards qui malheureusement allaient servir à plusieurs reprises. Nous avions dû cacher nos bicyclettes car ces Messieurs les réquisitionnaient pour effectuer leurs déplacements, mais on bricola un vélo d'enfant : un tube allongé placé sous la selle et un guidon de course retourné fit l'affaire pour se déplacer plus rapidement avec nos brancards. Un jour, brassard Croix Rouge au bras, je rencontrai un officier allemand qui m'interpella après avoir vu le vélo : « Vous Français, grosse maligne, nous soldates allemands pas pouvoir prendre petite bicyclette à vous » ! Avec les deux copains qui m'accompagnaient, on s'était mis à rire devant le frisé qui, lui, riait jaune.

Un bourg isolé

La route de Notre Dame de Grâce fut minée par les Allemands qui abattirent aussi des arbres en travers les routes. Il devint impossible de se rendre à Guenrouët ou aux Boulettes (la Croix Millet) sans passer par les champs. Quelques jours plus tard, ils minèrent les routes de Quilly et de Bolhet à Guenrouët. Des pancartes annonçant ces mines, *Verboten Minen*, avaient poussé sur les routes, la plupart piégées ; si vous accrochiez le fil, vous étiez faits. Certains s'y hasardèrent et le payèrent chèrement.

Nous fûmes réquisitionnés à une dizaine d'hommes pour abattre des bosquets d'arbres, en face de la Douettée (côté de l'Ongle) qui gênaient les Allemands. Nous avions la frousse lorsque l'on entendait un bruit de moteur de l'autre côté du canal car nous nous trouvions alors entre les soldats allemands et les FFI (ce qui était pourtant interdit par la Croix Rouge). Cependant, sur le chantier, nous étions bien traités, et l'un de nos gardes qui était l'aumônier militaire catholique, envoya deux hommes chercher un bidon de cidre de vingt litres, qu'il paya lui-même, à la ferme de l'Ongle, chez Pierre Deruet. Quelques semaines plus tard, il fut tué au pied du gros chêne du Parc par des FFI postés dans le bois de Carheil.



Passer le canal

Au début du mois de septembre, en fin de journée, j'étais dans l'atelier quand un inconnu, un grand gaillard, se présenta sans se nommer :

- C'est vous Millet ?
- Oui.
- Il paraît que vous savez où passer le canal sans être inquiété par les allemands...

Je croyais être en présence d'un homme de la Gestapo.

- Sûrement pas, il faudrait être fou après ce qui s'est passé ici voici un mois ! D'ailleurs tout est miné !

Au bout d'un moment il me montra ses papiers, c'était le chef de la brigade de gendarmerie de Pontchâteau. Ce n'était pas fort de se présenter de cette façon et je lui dis qu'il m'avait flanqué une belle frousse... Il avait amené avec lui une vingtaine de jeunes restés cachés à 100 mètres au sud du bourg. Je rejoignis le groupe à travers champs et en conduisis la moitié jusqu'au Pré aux Sourds. Je leur expliquai alors comment rejoindre l'Evrizac où ils devraient demander le père Joseph Bugel. C'est lui qui indiquerait comment descendre la Motte et traverser le canal à partir de la petite digue dont le niveau, n'ayant pas été maintenu, était moins profond en face de Quinhu. L'un des jeunes revint avec moi chercher le reste du groupe. J'appris plus tard par le père Bugel lui-même, que tout avait bien marché. Cet homme a pris des risques pour faciliter le passage de gars qui voulaient s'engager ou quitter la zone dangereuse.

Le poste à galène

Depuis les premiers jours d'août, nous n'avions plus d'électricité, donc plus d'informations. Nos occupants, méfiants, avaient tout de même ramassé tous les postes de TSF craignant que d'astucieux bricoleurs ne réussissent à les faire fonctionner avec des batteries ou autres moyens.

Certains avaient imaginé de les recharger avec des dynamos actionnées par des pédales. J'avais réussi à assembler un poste à galène avec les pièces d'un poste ramené de Bruz et l'aide d'explications trouvées sur des revues de l'époque. J'avais logé l'appareil qui permettait de capter Londres à la perfection dans l'intérieur d'une fausse cheminée, sur une étagère. Quelle émotion quand j'entendais les coups de gongs annonçant « Ici Londres, les Français parlent aux Français... » Lorsque quelques amis furent informés, il y eut la presse à venir écouter. Nous savions pratiquement tout ce qui se passait sur l'avance des armées alliées. On entendait aussi les messages personnels, ceux destinés à la résistance et, malheureusement, les assassinats des troupes SS sur leur passage.

La vie s'organise

Lorsque les jours se mirent à diminuer, notre petit stock de bougies fut vite épuisé. Quelques litres de pétrole économisés permirent de prolonger un peu la durée de notre éclairage mais c'est encore la combine qui nous tira d'affaire... Une rondelle de bouchon de liège percée avec une mèche de coton plongeant dans de l'huile de moteur contenu dans un verre... Ça fumait et sentait mauvais, les solives et le dessous des parquets étaient dans un état ! Mais nous n'étions pas difficiles. Souvent, lorsque nous étions enfermés dans nos maisons, nous entendions des bruits de bottes sur la route. Il y avait parfois des contrôles pour vérifier le nombre des locataires ou la présence de FFI. Toutes les pièces étaient contrôlées. Quelle peur nous avions !

Attaques sur Plessé

L'occupant s'aventurait en direction de Plessé, partant de Melneuf et prenant à travers champs. Ces fous de guerre étaient passés dans les maisons et avaient réquisitionné des draps de lit avant leur attaque. Ce soir-là, **le 8 septembre**, ils furent nombreux à monter en ligne à la tombée du jour, armés jusqu'aux dents ; certains portaient des bidons de pétrole ou d'essence. Kreiss m'avait dit en fin de journée : « Ce soir Plessé *Kapput* » ! Je m'étais mis à rire et il avait ajouté : « Plessé, ce soir, tout brûlé ». J'avais continué à rire en haussant les épaules car depuis l'affaire des cercueils, je m'étais enhardi avec lui. Il claqua les talons, me salua militairement et lança : « *Heil Hitler* » ! Voulait-il se donner du courage ?

Les FFI défendant Plessé avaient installé une mitrailleuse dans le cimetière dont le mur était percé face à la route de Savenay. Mais les Allemands arrivèrent en rangs serrés, non pas par la route, mais par le ruisseau dit du Bief où il leur était facile de se camoufler car en septembre le lit n'était pas très haut et les rives étaient surmontées d'une haie. À la surprise générale, ils surgirent au lavoir, situé au pignon du café. Il y eut de la casse !... Les FFI tinrent bon un moment mais, les Allemands tentèrent de les contourner par les routes de la laiterie puis par celle de Guenrouët, et ils durent se replier sur la place de l'église derrière une grosse borne Michelin et une pompe entourée de pierres, qui, autrefois, servait à alimenter en eau potable les habitants de la place. C'est derrière cette protection de fortune que la mitrailleuse fut installée, et le tireur FFI (ouvrier agricole à Notre Dame de Grâce, avant de s'engager dans la résistance), pouvait balayer tout ce qui se présentait par les trois routes à la fois. Sans doute avait-il un servent à ses côtés, tandis que l'approvisionnement en balles était assuré par des copains abrités dans la maison située à l'angle de la route du Coudray. Ce FFI sauva le bourg de Plessé de l'incendie projeté car, après des pertes sévères, les assaillants rebroussèrent chemin au petit jour. Le *Café de la Paix* de Notre Dame de Grâce fut transformé en salle d'opération où les blessés furent pansés. On y amputa aussi, paraît-il, bras et jambes. Une vraie boucherie ! Personne ne sut le nombre de blessés et de morts occasionnés par cette opération baptisée « Plessé *Kapput* ».

Un autre matin de septembre 1944, les Allemands attaquèrent Plessé à coup d'obus... J'étais à ramasser des « petits roses » dans les prés de La Vallée, vers Bel-Air, à environ 200 mètres de la ferme de Pierre Joly, lorsqu'un coup de canon me fit sursauter. Des pièces d'artillerie allemandes amenées dans la nuit se mirent à tirer sur le bourg de Plessé où l'église reçut quelques projectiles juste au-dessous de la grande nef. Le garde-champêtre fut tué sur la place de la mairie. Mais ces canons

furent déménagés aussi vite qu'ils étaient venus.

Les Allemands laissèrent les cultivateurs faire leurs battages de part et d'autre du canal tout en commençant à installer des casemates de ce côté-ci de la rivière, coupant solives et charpentes ou abattant des peupliers sur la rive sud. Mais cela ne les empêchait pas de faire des incursions sur le versant nord, en direction de Carheil et Plessé.



Le 16 septembre 1944, les habitants de Peslan, La Touche aux Thébauds, Quinhu et tous les riverains nord du canal reçurent l'ordre de quitter leurs villages. On leur accordait deux heures... Bien des hommes travaillaient dans les champs où il fallut les quérir. Ils n'eurent le temps de charger que bien peu de choses dans leurs charrettes à bœufs ou à cheval, avant de prendre la route vers Le Coudray, Plessé, Guémené, Guénouvry... Puis, ce fut le pillage immédiat. Les Allemands vidèrent les greniers des récoltes dont les battages étaient tout juste terminés. Beaucoup de blé était encore dans les sacs. Le linge resté dans les armoires mais aussi les meubles furent pillés et installés dans les casemates. Des machines à coudre furent vendues ou échangées contre de la nourriture ou de la « goutte ». C'était leur butin de guerre ! À leur retour, à la libération, des familles retrouveront la soupe en magmas dans les assiettes... Mais aussi leur matériel agricole dans des fermes à quelques kilomètres.

Le samedi 30 septembre, les premiers obus, américains ceux-là, tombèrent sur le bourg de Notre Dame de Grâce, ne faisant aucun dégât mais nous causant une belle frayeur ! Ce n'était qu'un début. Notre grand-mère de 88 ans eut si peur qu'elle chuta et se blessa au visage. Le lendemain dimanche, la messe et les vêpres furent célébrés à l'Epault, sous un abri de fortune.

Le 3 octobre, à 6 heures du soir, des tirs très violents sur l'école des garçons située à l'autre extrémité du bourg firent beaucoup de dégâts. Nous avons emmené la grand-mère chez Henri Lemaître, pour l'éloigner de l'église. Dans le bas du jardin, il avait aménagé une tranchée avec des fagots par dessus, mais les éclats tombaient tout autour, et la famille recula avec tous les gens du quartier vers la Vallée. Il faisait nuit noire et il pleuvait à torrent. De notre côté, nous nous étions groupés avec la famille et les gamins derrière un mur, chez mon père. Le bombardement ayant cessé, je courus vite chez mon beau-frère... Aucun blessé ! Je fis donc demi-tour en coupant à travers champs mais je me trouvais à mi-parcours lorsque le bombardement reprit. Les éclats me sifflaient aux oreilles ; je plongeai à plat ventre à plusieurs reprises. J'avais très peur car si j'avais été blessé à cet endroit, personne ne m'aurait trouvé avant le jour... Je suis rentré complètement trempé et boueux.

À partir du 5 octobre, l'abbé Blanconnier emporta le Saint Sacrement à la cure, car l'église était souvent visée. **Le 9 octobre**, 120 personnes étaient rassemblées dans l'église lorsque reprit les tirs. Il y eut des dégâts mais pas de blessé. Dans la soirée, le feu fut mis à Melneuf. Le même jour, les FFI ordonnèrent aux habitants de La Douettée, l'Alouette et le Haut-Breil d'évacuer les lieux. Les Allemands vinrent réquisitionner notre charrette à bras (qui fut retrouvée au camp de Savenay, après

la libération) ; ils recouvrirent de draps les jantes et les cercles des roues pour supprimer le bruit sur les routes et partirent piller les villages vidés de leurs habitants.

Chez nous, des caisses de linge, vaisselle et vêtements avaient été emmenés à quatre ou cinq kilomètres dans les villages du Clos, du Breil et de Bolhet. Notre famille se réfugia dans une remise à la Garenne où nous avions aménagé des bat-flancs et où nous couchions dans la paille. Il y avait un four à pains où Jean Mouraud, le frère du fermier, entretenait un peu de feu pour nous réchauffer, tandis que le bas des portails était occulté par des bottes de paille coupant les courants d'air. Du 10 octobre 1944 au 26 janvier 1945, tous les matins en semaine, la messe fut célébrée dans cette remise de la Garenne, de même que la grand-messe et les vêpres, tous les dimanches.

Le 12 octobre, à 5 h 30, il y eut de nombreux tirs sur le bourg, suivis de nouveaux tirs le mardi 21 octobre où l'église fut sérieusement endommagée. Je revenais de la Garenne quand je parvins en face de la cure où sept vaches de Francis Hubert gisaient éventrées sur la route. Dès que l'on apercevait un avion - un mouchard vite appelé « le coucou » - il ne fallait pas sortir car c'était lui qui dirigeait les tirs des canons américains ou FFI. Le comble c'est que les Allemands n'étaient jamais inquiétés aux heures de relève, pas plus que les PC ennemis, les tirs étant plutôt dirigés dans la direction opposée... Après la Poche, on nous affirma que l'observateur à bord du coucou était un espion, un Hollandais, qui aurait été passé par les armes.



Le « coucou » *Piper cub*

Le lundi 28 octobre, le premier train d'évacuation organisé par la Croix Rouge embarqua des réfugiés nazairiens et quelques jeunes du pays craignant d'être réquisitionnés par l'occupant.

L'infirmier allemand

Un dimanche matin, alors que nous étions à la messe à la Garenne, un de mes enfants âgé de deux ans et demi se trouvant chez ma sœur s'approcha alors qu'elle déplaçait un pot de bouillon de soupe en ébullition. Le gamin fut grièvement atteint aux jambes, et il aurait fallu aller à l'hôpital replié à Saint Gildas des Bois, un trajet difficile à travers champs puisque les routes étaient minées... Un homme se rendit à l'Epault où la *Kommandantur* s'était installée après son départ de la cure et où il trouva l'infirmier allemand qui accepta immédiatement de faire les soins au grand brûlé. Avant guerre, il était pharmacien ; il utilisa des pansements spéciaux que nous ne possédions pas. C'était un type bien, la trentaine, qui s'intéressa tellement au gamin que nous avons lié de bonnes relations. Il me fit quelques confidences, évoqua sa femme et ses enfants en pleurant. Il se disait antinazi et en avait marre de la guerre. Nous partagions parfois, lorsque nous en avions, un peu de pain blanc,

quelques cigarettes et un peu de «goutte » (schnaps) qui le rendait heureux avec le temps qui régnait cet hiver-là. Il parlait un peu le français et il m'arriva de le renseigner sur l'avance des Alliés.... Il disait toujours : « Vivement guerre finie » ! Il suivit son blessé aussi bien qu'un docteur de famille, et cela pendant des semaines. Quand, à la mi-janvier, la famille partit en France libérée, profitant d'un train organisé par la Croix Rouge, il eut le cafard. Mais jusqu'à mon propre départ, fin mars, j'entretins toujours de bonnes relations avec lui. Il se doutait que j'avais un poste clandestin et que je n'appréciais guère l'occupation.

Surveillés depuis le clocher

Au début de la Poche, une de mes sœurs avait de l'essence pour sa voiture et son commerce et nous avons décidé de cacher quelques bidons dont un de cinquante litres, sous un tas de terreau. Mais nous avons procédé en plein midi, ignorant que les frisés avaient des observateurs dans le clocher... Nous n'avions pas fini qu'ils arrivèrent à plusieurs, dont un officier, et à notre barbe réquisitionnèrent les bidons... De toute façon, les véhicules étaient interdits de circulation. Et les Allemands eux-mêmes se servaient de nos chevaux réquisitionnés dans les fermes. À la Garenne, où nous étions réfugiés, la fermière s'était interposée entre le cheval et le soldat mais cela avait failli mal tourner. Mais quelle ne fut pas la surprise des fermiers de voir l'animal revenir un beau matin après s'être enfui de Savenay où il avait été emmené.

Un matin, après un premier bombardement, nous étions partis de bonne heure vers la Garenne, dans la crainte de revoir le coucou nous survoler, annonçant le prochain bombardement. J'emmenai des affaires dans une petite remorque aux côtés de mon père avec une poussette où il avait installé un petit. Nous avons dépassé l'église de trois cents mètres lorsque l'enfant s'écria en montrant de sa menotte : « Regarde grand-père, le beau clocher de chez nous » ! Mon père se mit à pleurer et ne put articuler un mot.

Pillages

Le 23 octobre 1944, tous les villages situés au sud du canal durent évacuer : La Butte, les Rochaux, Juzan, le Busson, la Sageaie, le Dru, arrosés sans cesse de tirs de mortiers. Tous les hommes du bourg en capacité d'apporter une aide vinrent donner un coup de main à ces familles s'en allant vers Quilly, Bessac, Campbon, la Chapelle Launay...

Le 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, le canon tonna sans cesse, avant que **le 6 novembre** fut ordonnée l'évacuation de ceux qui restaient à l'Evrizac, Meigné, Haut l'Epault, L'ongle... Nous étions tous les jours partis pour démonter et charger les meubles. **Le 8 novembre**, ce fut le tour du Pâtis et de la Barre, puis, **le 9 novembre**, le château et la ferme du Pré aux Sourds. Pendant ce temps, le coucou qui nous surveillait toujours, commandait les tirs d'obus qui venaient s'abattre sur les charrettes de ces pauvres gens.

Le 18 novembre, l'église et les maisons voisines reçurent un bombardement intense. Tout le coté de la chapelle Saint Joseph fut démoli. Entre deux bombardements, j'allai démonter une toile de 3.50 m x 2 m représentant la mise au tombeau du Christ. **Le 22 novembre**, on déménagea ce qui restait des chaises de l'église ainsi que les statues.

Le 26 novembre, tirs très violents sur le Pâtis-Grillé où des réfugiés de l'Evrizac étaient arrivés depuis quelques jours ; parmi eux, Émile Bugel, 15 ans, fut grièvement blessé et transporté à Savenay où il décéda le lendemain. Pendant l'enterrement, le canon tonna à nouveau sur le bourg et ce fut l'affolement général.

Le 7 décembre, tous les records furent battus puisque les obus tombèrent sur le bourg pendant 2 h 20 sans interruption. Un répit de 20 minutes permit à une trentaine de personnes de sortir des ruines de l'étable de Francis Guitton qui eut le pied transpercé par un éclat d'obus et fut évacué à

l'hôpital de Saint Gildas des Bois. Mais pire, Anna Guitton/Maillard, son épouse, fut tuée. J'accourus avec un brancard accompagné de Jean Alain, âgé de 17 ans à l'époque. Tout le monde s'était sauvé, complètement affolé. On trouva le corps mutilé d'Anna dans la crèche où il avait été déposé, on le chargea sur le brancard et on se replia vers l'atelier au plus vite. C'était le sauve qui peut général, à part les gosses qu'il fallait prendre dans les bras. Ce fut miracle qu'il n'y eut pas plus de victimes dans cette étable. Sans doute, le foin du grenier avait-il servi de protection.

Le bombardement dura au total plus de trois heures. Coïncidence curieuse, l'horloge du clocher touchée à mort elle aussi et dont le contrepoids avait dû se trouver bloqué, se remit soudain en marche et égrenait ses douze coups comme à midi ou à minuit. Ce fut pour nous comme un glas annonçant la mort de notre clocher. La dépouille d'Anna fut transportée chez son beau-frère habitant un peu avant l'Épault. Elle fut enterrée le lendemain à la tombée du jour, avec un simple *Libera* devant une poignée de paroissiens apeurés, désespérés et émus aux larmes.

Pendant ce temps, tous les miens étaient dans un abri à 25 mètres derrière chez nous. Cet abri avait été bâti avec un stock de madriers de chêne sec. Des murs d'1.50 m d'épaisseur ; par dessus, la même épaisseur de madriers entrecroisés. C'était du solide. On y tenait à une vingtaine. Juste une petite entrée protégée. Durant les bombardements, on entendait les obus éclater et les éclats tomber sur les toitures de tôles ou d'ardoises.

Après le terrible bombardement du 7 décembre 1944, le clocher restait toujours dans le ciel, suspendu par quatre énormes tiges de fer rond ancrées dans la maçonnerie. On trouva le cadran de l'horloge devant le café Plaisance, il avait traversé la place... Le curé Blanconnier arriva en même temps que moi pour constater les dégâts, muets tous les deux devant un tel désastre. Souvent j'ai revu cette terrible vision.

Bien des années plus tard, on apprit que les artilleurs étaient des Français basés à Larré, en Plessé... Ces trois heures sous les obus du 7 décembre 1944, furent une éternité de mort, d'angoisse et de prières pour les croyants de Notre Dame de Grâce... Bien des années plus tard, en promenade dans les Pyrénées Atlantiques, nous avons fait un arrêt à Urugne, en Pays Basque, pour visiter une très belle église dotée d'un cadran solaire rappelant les heures de la vie. Il portait une inscription en latin : « *Vulnerant Omnès Ultima Nécat* - Toutes blessent, la dernière tue. »

Bien des Allemands furent tués en bordure du canal. J'ai le souvenir d'un grand jeune homme blond, beau gosse, dont je n'oublierai jamais le nom, Klaus Bauër ; il avait 17 ans, « jeunesse hitlérienne » bien sûr... Souvent, je le croisais lors de mes tournées en vélo dans le bourg ; il était de bonne rencontre et parlait assez bien le français. Lorsque nous étions seuls, il évoquait sa maman, deux de ses frères sur le front de l'est. Il me faisait pitié. Il fut tué à Melneuf et c'est moi qui le mis en cercueil avant de l'enterrer auprès de ses camarades au fond du cimetière. Il y eut aussi un Polonais, enrôlé de force, tué du côté de l'Ongle. Son corps resta bien une semaine dans une carriole dans la remise de Julien Fauchet, près de chez le père Lemaître. Après guerre, tous ces corps furent emmenés dans le grand cimetière allemand de Pornichet.

Certains furent enterrés sur place, à Melneuf, entre le pont et le déversoir. Ces fosses ont été signalées mais aucune fouille n'a été faite. Pas plus qu'au près du déversoir de La Touche aux Thébauds où un très vaste abri fait de troncs d'arbres, fut démolé par des obus de 105 ou 155 qui provoquèrent un vrai carnage... J'ai vu les lieux après guerre où certains troncs étaient enfoncés à la verticale. Les prisonniers retirèrent les troncs, nivelèrent le sol, mais aucune fouille pour retirer les morts qui, aux dires de certains, devaient être nombreux. Jamais nous n'avons pu savoir le nombre de morts allemands dans notre secteur, dans les bois de Carheil, à Melneuf et du côté de Lévrizac. Mais combien aussi dans les attaques du côté de Plessé ?

Dans la nuit du 21 au 22 décembre 1944, les Allemands fêtaient déjà Noël. Ils firent des bringues effrénées, trouvant vin, cidre, eau de vie dans les villages abandonnés. La plupart des maisons du bourg reçurent leur visite pour de soi-disant contrôles. En ce mois de décembre, j'étais revenu de la Garenne ; tard dans la nuit, on entendit des coups de bottes et de crosse contre les portes. Je tremblais comme une feuille et ne me pressais pas de répondre. Lorsque j'ouvris, une patrouille accompagnée de deux officiers fit irruption dans la maison. Saouls comme des cochons. Ils

vérifièrent la liste des présents affichée sur la porte. Pour nous éclairer, j'avais juste un reste de bougie et une lampe faite d'un bout de coton trempant dans de l'huile de machine agricole... Contrôle des pièces du rez-de-chaussée ; il me faut monter devant eux pour visiter les chambres. Nous passons devant la fausse cheminée où se trouve le poste à galène, je me crois vendu !... Tout se passe bien, mais ils aperçoivent le départ de l'escalier du grenier. Je suis encadré de cinq hommes quand tout à coup l'officier dégaine son revolver attaché à sa ceinture et se fait menaçant : « Vous avez de armes Monsieur » ! Mon sang ne fait qu'un tour, nous sommes précisément au-dessus des deux fusils de chasse de mes beaux-frères, de ma carabine 9 mm et des munitions cachées entre le parquet et le faux plafond. Encore une fois, je me sens vendu. Heureusement que nous sommes dans le noir. Je réponds sans m'énerver : « Messieurs, vous êtes libres de visite puisque vous êtes les maîtres de la maison ». L'officier ramasse son arme et ils redescendent... Mieux valait ne pas être cardiaque dans des moments comme ceux-là...

Ils cherchaient surtout à intimider les gens. À une femme célibataire, l'officier demanda :

- Où est votre mari ?
- Je n'en ai pas de mari.
- Vous n'êtes pas mariée ? Et pourquoi ?
- Parce que je n'aime pas les hommes

Visite de la maison sans conséquence... Sauf que la peur a régné sur toutes les maisons visitées cette nuit-là, avant que ces messieurs ne continuent leur java durant les jours de Noël et du premier de l'An, tandis que le canon continuait de tonner de temps à autre.

Le 30 janvier 1945, Éloi Guitton, qui à l'époque avait une quinzaine d'années, vint me prévenir qu'il avait vu un soldat entrer chez Henri Lemaître. Je ne quittais guère le bourg, arborant toute la journée mon brassard de la Croix Rouge pour prévenir les pillages, d'autant qu'on ne fermait pas à clé de peur de voir les portes défoncées par l'occupant. Je courus et entrai dans la maison. Rien. Je m'enfonçais dans le hangar et passais entre des rangées de mues à poulets de trois étages où il faisait bien noir. Je continuai vers le fond où étaient garés une voiture et un camion, du matériel et quelques barriques de vin de pays. Je me retrouvai alors en face d'un gaillard de plus de 1.80 m ! Pour me donner de l'assurance, je criai alors *Kommandantur ! Kommandantur !* à plusieurs reprises et lui lançai des jurons. Il filait devant moi et alors qu'il atteignait la porte, je lui donnai un grand coup de genou dans le derrière, continuant à crier comme pour amener du monde, mais il n'y avait personne. C'était un adjudant qui tenta une excuse : « Monsieur, *Kartofel ! Benzine !* » Quand il fut sur la route, ne voyant personne, je me sauvais en vitesse de peur qu'il ne revienne vers moi.

Le lendemain matin, il tenta de violer la mère Olivier près de la boulangerie. Heureusement, le même Eloi Guitton se précipita en entendant les cris de la femme, mais l'Allemand le blessa d'une balle dans le bras et il fallut le transporter à l'hôpital. On surprit le même homme assouvissant ses désirs avec une vache dans une étable ! Plainte fut déposée à la *Kommandantur* et cet adjudant disparut du bourg.

Les destructions continuent

Le premier janvier 1945, la messe célébrée à la Garenne rassembla 120 personnes dont 110 communièrent. Cérémonie intime, touchante, où chacun pria de tout cœur devant le danger devenu incessant.

Le 3 janvier, des obus tombèrent à deux reprises sur le quartier de la boulangerie. Henri Guitton fut blessé et transporté à l'hôpital de Saint Gildas des Bois. La boulangerie avait continué de nous faire du pain après le départ de Renard, successeur de Louis Martin. C'est une jeune fille, Claire Biget, qui en tint le gouvernail avec le boulanger Travers venu de Guenrouët... Jusqu'au moment où tout le bourg se vida. Une fois repliés sur les villages, on alla chercher le pain à Quilly.

Le 5 janvier, tout le haut du village de Quinhu fut incendié par les Allemands, sept ou huit

maisons dont les greniers préalablement vidés de leurs réserves de blé furent rayées de la carte. Idem à La Touche aux Thébauds, où gerbiers et hangars subirent le passage du feu.

Le 10 janvier, le château de Carheil, de l'autre côté du canal, fut à son la proie des flammes. Alertés, nous étions montés au sommet du vallon surplombant le bourg. Quel spectacle désolant de voir ce grand bâtiment en feu ! Au-delà des richesses inestimables - meubles, tapisseries, l'escalier de Coislin... - c'était un symbole qui disparaissait. Les FFI et les Allemands, tour à tour, y faisaient régulièrement des jvas et des beuveries depuis qu'ils avaient découvert les caves. Les hypothèses les plus diverses ont été émises : depuis l'accident provoqué par des bougies ou par des grenades incendiant la bâtisse pour masquer les pillages. Qui mit le feu ? Allemands ou FFI ? Les langues se déliant avec le temps, les témoignages ou vantardises ne sont pas favorables à nos compatriotes... Cependant, Jean Chatelier témoigna de pillages allemands antérieurs à l'incendie puisque des tapisseries des Gobelins, des tables et fauteuils de style, des meubles de valeur, un piano... furent retrouvés dans les blockhaus allemands en bordure sud du canal de Nantes à Brest et récupérés, après la libération, par la baronne de La Motte.



Le château de Carheil, avant et après sa destruction par le feu le 10 janvier 1945 (photo prise en 1955 – coll. Millet)

Le 12 janvier 1945, c'était le centenaire de la fondation de la paroisse de Notre Dame de Grâce. Près de 120 personnes participèrent à la messe célébrée à l'école, tous les cœurs unis dans une même prière. Notre curé disait que de l'avis de tous, peut-être n'avions nous jamais mieux prié !

Deuxième train d'évacuation pour Nantes

Le 19 janvier 1945 eut lieu le deuxième départ vers Nantes sous l'égide de la Croix Rouge, et cela fit un grand vide. Il faisait un froid intense avec une épaisseur de neige de 15 cm, comme rarement vue. Chaque personne quittant le pays avait droit à peu d'argent et seulement deux ou trois valises. On chargea les femmes et les enfants dans des charrettes à bœufs à bords pleins. Le cortège s'ébranla pour rejoindre la gare de Saint Gildas des Bois, à travers champs, puisque les routes étaient minées.



Arrivée d'un convoi de trois charrettes à bœufs à Saint Gildas des Bois le 18 janvier 1945. Parmi les évacués, neuf membres de la famille Millet prendront le train le lendemain pour Nantes où ils passeront la nuit au centre d'accueil. C'est là qu'un grand oncle viendra les chercher avec sa carriole à 4 roues, utilisée pour livrer le lait à Nantes (coll. Millet)

Nous connaissons bien la patronne du grand café, près du pont, à Saint Gildas, et comme le train ne partait que le lendemain matin, nous avons fait réserver des chambres. Je restai coucher avec les miens mais on ne dormit guère. Le lendemain, grand branle-bas ; toujours dans la neige, on gagna la gare où une foule de gens accompagnaient ceux qui partaient. Moi-même, j'envoyais les miens loin du danger mais je ne partais pas. J'étais vêtu d'une veste de cuir, d'une paire de bottes anglaises en caoutchouc, mon brassard de la Croix Rouge au bras gauche, un casque de l'armée française peint en blanc avec une croix rouge très visible, autant d'attributs qui imposaient un peu le respect aux Allemands en armes gardant l'accès aux voies et à la gare.

Chaque partant était fouillé, à la recherche de billets de banque ou d'objets compromettants. Interdit aussi d'emporter des lettres de l'autre côté des lignes. Malgré cette interdiction, j'avais accepté des lettres de candidats au départ qui, une fois fouillés et montés dans le train, les auraient postées en arrivant à Nantes. Cela permettrait aux empochés de rester en relation avec les familles. J'avais ainsi

des enveloppes avec des adresses à remettre à des habitants de Notre Dame de Grâce en partance. Certaines enveloppes étaient bourrées de billets que les gens voulaient emporter mais c'était risqué. J'en avais plein les bottes, c'est le cas de le dire, et aussi plein les poches de ma veste de cuir qui, elle, se justifiait bien, car il neigeait toujours et il faisait grand froid.

Les Allemands fouillaient les valises au petit bonheur la chance comme lorsque l'on passe à la douane en descendant d'un avion après avoir franchi une frontière. Des Allemandes prenaient une femme par ci, une par-là, et la faisait se déshabiller. La débrouillardise jouait à plein... J'ai vu des femmes qui avaient cousu des liasses de billets de mille francs (c'était une valeur à l'époque) sous la doublure de leur chapeau. Une autre ayant des cheveux longs avait dissimulé ses billets enroulés dans son chignon ; pour cacher la bosse, elle s'était enfoncé un vieux chapeau jusqu'aux yeux et aux oreilles. Un copain avait creusé la semelle d'une paire de sabots de bois accrochés bien en vue sur un sac à dos, après avoir bourré ses billets dans l'encoche et placé des plaques de vieux cuir formant semelle par-dessus. Pour d'autres, c'était des valises à double fond... On aurait dû s'émerveiller de toute cette inventivité, mais le cœur n'y était pas.



Le départ des réfugiés



... et leur arrivée à Nantes

Au passage de la barrière pour pénétrer sur le quai, j'exhibais cartes d'identité et de Croix rouge pour avoir le droit de porter jusqu'au train les valises des réfugiés... J'avais mes lettres à distribuer ! De temps à autre, je sautais dans un wagon et donnais rapidement mes enveloppes à des personnes connues. Mais, pour celles contenant des billets, il me fallait retrouver les propriétaires. Cela prenait du temps et malgré le froid, je transpirais. Je vis de hommes du pays attendant de l'autre côté de la barrière et je confiais donc ma veste de cuir à Jean Richard. Quand il se remit à neiger, j'eus le malheur de redemander ma veste et de la renfiler mais un Allemand m'avait vu. J'attrapai deux valises et couru les porter dans un wagon, mais le soldat me suivait. Je sautai dans le wagon et confiai une partie des lettres se trouvant dans mes bottes à des inconnus en leur criant de se débrouiller. Je sautai côté opposé et ressortis plus loin par une autre porte. Le manège dura un moment, l'Allemand criait, je ne comprenais que « Contrôle ! Contrôle » ! Croyant avoir vidé mes bottes, je me laissai prendre par deux frisés qui m'emmenèrent au bureau. Fouille des deux vestes, des poches du pantalon... Rien ! L'interprète m'engueula en bon français, mais portant mon index à mon front je lui fis comprendre que son collègue était dingue. Il devint furieux et menaçant, mais des membres de la Croix rouge me poussèrent à reprendre mon service. J'avais eu chaud ! D'autant que j'avais encore quelques lettres dans mes bottes. Je semai à nouveau mon garde du corps et me débarrassai au plus vite des enveloppes pleines d'argent, ce qui me permit ensuite de rester avec les miens.

On attendit le départ du train avant de revenir à pieds, à Notre Dame de Grâce. Cette fois, mon moral était atteint. J'avais vécu l'exode des Belgique, à la fin de la « drôle de guerre » en 1940, je ne m'imaginai pas, alors, le vivre chez moi ! Deux sentinelles allemandes d'une cinquantaine d'années effectuaient des contrôles au carrefour du Greny. On se prit le bec avec eux et on leur promit la Russie... « *Rusland* » ! L'un d'eux en eut les larmes aux yeux, répétant sans cesse « *Nicht gut, krieg ! Kamarades Kaput* » ! On repassa par le Clos pour casser la croûte puis on revint à Notre

Dame dans l'après-midi... OÙ, sur la place, notre père curé était encore à constater les dégâts faits une heure avant notre retour. Lui aussi avait les larmes aux yeux devant de si grosses démolitions et nous eûmes une vraie crise de cafard.

L'atelier où se trouvaient les machines, trop lourdes pour être évacuées, était défoncé dans la partie nord, mais heureusement, les moteurs avaient été démontés et emmenés au village de Bolhet. Les toitures de l'atelier et des remises étaient transformées en passoires. La maison d'habitation avait elle aussi reçu des obus de petit calibre qui n'avaient fait que peu de dégâts. À cette époque, nous avions de la vigne où nous récoltions une mauvaise piquette qu'un alambic, avant la poche, « brulait » à journées, et nous avons donc fait de la goutte en quantité que nous avons cachée... J'en avais enterré une centaine de bouteilles qui se trouvaient à fleur de terre, mais j'eus beaucoup de chance car les obus tombèrent tout autour sans en casser aucune !

Chaque jour, j'arrivais au bourg de bonne heure pour écouter le poste à galène. Henri, Francis, Emile venaient me voir, nous cassions la croûte ensemble et à la nuit tombante, les deux derniers s'en allaient à Malabry chez Gilles Jagot où ils étaient réfugiés dans une baraque en tôles construite dans le bout d'un champ attenant à la ferme. Il m'est arrivé souvent de rester coucher seul au bourg. Mais quand le canon tonnait, j'ai eu peur bien des fois.

Le 21 janvier 1945, la messe fut célébrée à la Garenne. Le coucou veillait, annonçant un bel arrosage sur les paroissiens qui s'y rendaient mais sans faire de blessés. **Le 23 janvier**, un autre convoi de réfugiés se dirigea vers Ancenis ; ce jour-là le canon tonna à nouveau à partir de trois heures de l'après-midi. **Le 26 janvier**, le bourg fut arrosé d'obus d'un bout à l'autre pendant une heure et demie ; plusieurs animaux furent tués dans les étables mais les habitants peu nombreux avaient eu le temps de gagner les abris et il n'y eut pas de blessés. Suite à ces multiples bombardements, tout le bourg se décida à partir, si bien que des réfugiés en provenance de villages près du canal (Le Busson, Juzan, La Jugelais), durent recharger leurs affaires et repartir plus à l'arrière. L'exode continuait. Depuis le 5 octobre, notre pasteur qui gardait le saint sacrement à la cure le transportait tous les matins à la Garenne. Le bourg se vida, ne conservant dans ses murs que Madame Olivier et Marie Merlin (sourde et à moitié fada), mais toutes deux s'en tireraient sans une égratignure. Avec deux autres compagnons, je continuais à garder le bourg. On buvait un petit verre de temps en temps pour nous remonter le moral. Armés toute la journée de notre brassard de la Croix Rouge, notre présence empêchait le pillage. Nous apprîmes que nos petits et grands bonnes gens évacués étaient bien parvenus à Nantes où les organisateurs étaient complètement dépassés. Le lendemain, un tonton était venu les chercher avec sa carriole et, désormais, ils étaient en sûreté près de cet oncle, dans une ferme de La Chapelle-sur-Erdre.

Le courrier

J'avais appris incidemment qu'un courrier clandestin circulait et traversait la Loire. De temps en temps, j'assurais le relais, donc je devins facteur. Avec mon petit vélo, brassard et casque Croix rouge, je me rendis par des chemins détournés, dans la région de Lavau-sur-Loire vers un lieu de rendez-vous où il y avait deux maisons. J'aperçus deux hommes à qui j'indiquais venir de la part de Madame Marie, de Pontchâteau, tout en leur montrant mon passeport Croix rouge et ma carte d'identité. Ils me devisageaient et je n'étais pas très à l'aise. Nous avons discuté, pris un verre, j'ai offert des gauloises et on a fumé. Puis l'un d'eux nous a quittés et quelques minutes plus tard est venu me remettre une quinzaine de lettres. J'étais très heureux de découvrir que deux de ces lettres m'étaient destinées. Ils me donnèrent alors des consignes très strictes dont celle de passer d'abord par Pontchâteau où je devais remettre des papiers, précisément à cette dame Marie dont j'ignorais l'identité mais dont je devais garder dans ma tête le nom de la rue et le numéro de la maison. Je pris de petites routes pour éviter les contrôles et parvins à l'adresse indiquée. Je frappe et c'est madame Marie qui vient m'ouvrir en s'écriant : « Ce n'est pas vrai, c'est Pierre Millet » ! C'était Marie Etourneau, née Potrel, de Notre Dame de Grâce... Nous étions rassurés et contents autour du verre de l'amitié. Je lui remis toutes les lettres sauf celles qui m'étaient adressées et que bien sur je m'étais

empressé de lire. De son côté, elle m'en remit une demi-douzaine arrivées depuis quelques jours de la région nantaise et à distribuer à Notre Dame de Grâce.

Comme facteur, je connus un franc succès... Les femmes m'embrassaient, il me fallait prendre un café ou boire un verre avant de repartir, bref, j'étais porteur de joie. Joie toute partagée lorsque j'arrivai chez Henri et Yvonne, au Clos, mais mon beau-frère ne put s'empêcher de me répéter une fois de plus : « Tu es trop culotté Pierre, ils te ramasseront » ! Je fis cette tournée à quatre reprises, mais un jour où j'arrivais de bonne heure au pont de chemin de fer dit « Pont de quinze mètres », entre Bouée et Savenay, je me trouvai barbe à barbe avec un soldat en arme gardant l'entrée du pont. Un *Halt* guttural ! Je m'approche, lève les bras, sors mes *papiers*, exhibe mes cartes d'identité et de croix rouge. Je glisse ma main dans une poche de ma veste de cuir, en sors mon paquet de Gauloises, lui offre une cigarette que l'on allume ensemble. Je baragouine quelques mots d'allemand, on échange un sourire, une poignée de mains, et en route. Les lettres que j'emportais, peut-être une dizaine, étaient dans mes bottes ! Je riais sous cape en pédalant vers mon rendez-vous avec les gars de Lavau où j'échangeai mes lettres avant de boucler mon circuit par Ponchâteau et Notre Dame de Grâce. Je prenais goût à ces actions qui passaient le temps et tuaient le cafard. Après guerre, j'ai appris que les passeurs de Lavau s'appelaient David et que l'expéditeur de Nantes était le fils d'un propriétaire de ferme appelé Le Quen d'Entremeuse, installé sur les quais de la Fosse à Nantes. Il était engagé dans la résistance et j'eus le plaisir à la fin mars 1945 de le rencontrer et de discuter avec lui lorsque je quittai Notre Dame de Grâce pour retrouver ma famille réfugiée.

Le 9 mars 1945, la ferme de Sainte Pauline, près de Carheil, fut incendiée. Le même jour, le moulin seigneurial de Haut-Breil, (datant de plusieurs siècles...1790/1795, et alors propriété de la famille Guillard) fut incendié à son tour par des obus allemands tirés de la ferme de Saint Etienne. **Le 19 mars**, Eugène Douet fut tué par un éclat d'obus à l'Epault et enterré le lendemain soir au cimetière.

Départ pour Nantes

Une évacuation par Savenay était prévu le 27 mars, je l'appris et me décidai à partir avec le père Ouairy et Louis Guillet, de Guenrouët. J'avais promis à mon épouse, qui attendait une naissance vers la mi-avril, que je serais présent auprès d'elle pour accueillir le bébé. Je tins parole. Deux jours avant mon départ, je rencontrai le lieutenant infirmier allemand que je fis entrer. Alors que je l'informais de mon départ à Nantes, il me répondit « Vous partir avec les Américains » ! Il se mit à pleurer et sortit à nouveau les photos de sa femme et de ses enfants, ne pouvant dire un mot. Je lui expliquais que Londres annonçait la fin de la guerre d'ici peu qu'il serait bientôt libre. Je lui donnai quelques cigarettes, un litre d'eau de vie et on but le verre de « l'amitié ». Il me prit les deux mains et me fis comprendre que moi je reverrai ma femme demain mais que pour lui ce ne serait pas tout de suite. Je l'accompagnai jusqu'à la route sans dire un mot. Parvenu en face de chez Léon Fraslin, il se retourna et me fit au revoir de la main. C'était un brave type. Il m'avait dit : « Après la guerre, je vous écrirai ». Je n'ai pas eu de nouvelles et ne sais pas ce qu'il est devenu.

Le soir même, en accord avec le curé Blanconnier, je donnais mon poste à galène à Paul Brégeon, mon voisin. J'aurais bien voulu le conserver mais je pensais à tous les amis qui restaient et seraient contents de suivre les événements. Curieusement, le lendemain de mon départ, nouvelle perquisition allemande dans le bourg. Paul Brégeon et notre curé furent arrêtés et tenus pour suspects car le poste avait été découvert. Ils ne furent relâchés qu'à 10 heures, comme tous les hommes du bourg, relâchés à la même heure. Tous quittèrent le bourg le jour-même... Je n'appris tous ces détails que lors de mon retour, le 13 mai 1945.

Le 21 mars, je ressortis mon vélo flambant neuf des caisses où il était caché et je partis le soir coucher au Clos. J'avais préparé une valise en bois dans laquelle je rangeai tout ce que je pouvais emporter, sans oublier mon livre de comptabilité qui représentait une petite fortune si je parvenais un jour à me faire régler tous les travaux effectués pendant les nombreux mois précédant la poche chez des clients situés au nord du canal. Au milieu du livre, j'avais collé des billets de mille francs reçus de

clients empochés qui, eux, m'avaient réglé leurs travaux exécutés avant l'été.

Le lendemain matin, je partis, le cœur gros de laisser tout le reste de la famille : mon père, mes sœurs, mes beaux-frères et de nombreux amis. Nous nous souhaitâmes bonne chance et avec le père Ouairy et Louis Guillet, nous gagnâmes Savenay. Sur les quais, je ne reconnus personne. Au moment du contrôle, mon vélo excita la convoitise de ces messieurs ! Mais comme toujours, j'y avais mis une étiquette « Croix rouge » et j'avais gardé mon brassard, mais pourtant, je n'étais pas tranquille. Ce fut la fouille de la valise ; comme nous étions peu nombreux, je m'y attendais. Ils feuilletèrent seulement quelques pages du livre de compte puis le secouèrent mais rien ne tomba puisque j'avais pris la précaution de tout coller.



Lors de l'évacuation par Cordemais des réfugiés de la Poche, on repose les rails qu'on enlèvera à nouveau après le passage du train



Discussion entre les officiers allemands et américains en présence des cheminots

À Nantes, nouveau contrôle, mais par des militaires français, cette fois... Avec des fiches à remplir et des interrogatoires pour savoir ce qui se passait dans notre zone. Je ne leur fis pas de compliments... De nombreux curieux étaient présents pour tenter d'obtenir des nouvelles ou rencontrer quelqu'un de connaissance ou de la famille. Tout à coup, j'aperçus Edmond Guillé avec qui je partageai la traditionnelle chopine nantaise en devisant un moment. Puis je pris la route de la Chapelle-sur-Erdre où j'avais hâte de retrouver les miens. Cela faisait deux mois et demi que l'on s'était quittés.

Je passai d'abord par chez le tonton Rogatien qui, après un casse-croûte, vint me conduire à La Rue où je retrouvais toute ma tribu dans les dépendances d'une ferme. Ce n'était pas bien riche, mais au moins c'était loin des bruits de bottes allemandes, du son du canon et des éclats d'obus. En attendant la naissance, j'allais tous les deux jours en vélo faire une visite à ma femme à l'hôpital. J'en profitais pour retrouver des gens du pays habitant Nantes et faire un tour à la gare où arrivaient des trains ramenant des prisonniers, voire parfois des déportés... C'est ainsi que j'eus le plaisir de voir arriver des gars de chez nous, tout étonnés de me rencontrer là. Ils ne savaient rien des événements locaux ni de la poche. Ils ne pouvaient rentrer chez eux et attendre la fin des hostilités. Parmi eux, René Perraud, Joseph Rousseau de la Jugelais, Pierre Haugeard, et bien d'autres à qui je ne pus pas toujours donner de détails ni les rassurer sur le sort de leur famille. J'assistais parfois à des scènes déchirantes pour ceux qui apprenaient le décès d'un proche.

Le 8 mai 1945, la reddition allemande fut signée, et **le 10 mai**, jour de l'Ascension, je tentai de revenir à Notre Dame de Grâce en bicyclette, mais parvenu à Haut-Breil, une patrouille FFI m'obligea à faire demi-tour.

Le dimanche 13 mai, en compagnie d'André Plaisance, qui avait alors 19 ans, Louis Beaupérin qui revenait de captivité, et un jeune de Guenrouët, le fils de Clovis Guillet, « le courrier »,

nous voilà repartis. À Fay-de-Bretagne, on nous indiqua un sentier près de l'école, route du Temple. Je conseillai à mes compagnons de laisser un espace entre nous, en cas d'engins piégés. Nous devions nous méfier de tout fil de fer ou fil électrique tombé aux alentours des fermes abandonnées et isolées, car ils pouvaient provoquer notre mort. Souvent, nous portions notre vélo sur l'épaule de peur d'accrocher le fil fatal. Roulant en tête pendant trois kilomètres à tour de rôle, nous traversions un désert avec des maisons incendiées, des fermes défoncées par les obus, des murs noircis.

C'est ainsi que nous arrivâmes au village de Paribou, à Bouvron où, suite à des bombardements très violents, tout n'était que ruines qu'il nous fallut traverser en enjambant matériel et ferrailles de toutes sortes. Les yeux bien ouverts, on suivait des chemins de terre envahis par de l'herbe haute comme dans une prairie... Enfin nous arrivâmes à l'ancienne laiterie de Vilhoin, toujours parmi les ruines. Puis nous retombâmes sur la route de Fay à Bouvron qui n'était pas minée, mais dont le pont était détruit. Il nous fallut lancer nos vélos pour traverser une coupure d'eau d'1,50 m et profonde de 20 cm avant de regripper sur la route. Du vrai cyclo-cross !

Nous traversâmes ensuite le bourg de Bouvron, croisant de rares personnes déblayant les entrées de maison qu'elles réaménageaient déjà. Plusieurs s'étonnaient que nous soyons passés sans être arrêtés, car la route venant de Fay de Bretagne était toujours interdite et gardée. On nous assura à la sortie du bourg qu'il n'y avait rien à craindre jusqu'à Saint Cloud, à condition de ne pas rouler sur le milieu de la route. De toute façon, pas question d'aller vite tant l'herbe était haute. Nous nous arrêtâmes quelques minutes chez Théo Blandin au Dru pour constater que la maison était vide mais nettoyée : murs passés à la chaux et sol lavé. Espérant que la route serait libre, nous nous sommes enhardis pour filer jusqu'au Pré aux Sourds où nous fîmes une pause à la ferme de Baptiste Tremblay qui venait d'arriver. Ensuite, la route jusqu'à l'Epault était minée... Lorsque nous atteignîmes notre bourg, il était près de midi, les gens sortaient de la messe qui avait été célébrée dans les ruines de l'église. Ce furent les retrouvailles avec les gens du pays qui avaient pu revenir pour cette cérémonie, suivies d'un pot de l'amitié sous le tilleul de la cure. Les gens nous pressaient de question pour savoir si nous avions rencontré l'un des leurs.



La messe célébrée dans les ruines de l'église de Notre Dame de Grâce le 13 mai 1945 (coll. Millet)

Retour à la vie normale dans un cadre bouleversé

Ma première préoccupation fut de visiter ma maison où, bien sûr, des bricoles s'étaient envolées, mais à part les ardoises trouées, des vitres brisées et des persiennes percées par des éclats d'obus, il ne fallait pas se plaindre. Je fis le tour de l'atelier dont la toiture était transformée en passoire. Le pignon nord, construit en parpaings, était démoli, mais aucune des machines lourdes, scellées au sol, n'avait souffert. Dans le jardin, des trous d'obus ici et là. Les pommes de terre semées l'avant-veille de mon départ avaient été brûlées par le coup de glace du 1^{er} mai. Mais quelle ne fut pas ma surprise de voir dans l'herbe naissante, comme une poussée de champignons... Les goulots des litres d'eau de vie émergeant du trou dans lequel je les avais enterrés, car la terre s'était tassée. Si les allemands avaient trouvé ce schnaps, il n'en serait guère resté.

Tous mes meubles, les caisses de vaisselle et de linge étaient de retour à la maison. J'avais déjà remonté les meubles dans la famille et chez pas mal de voisins lorsque j'appris le vendredi qu'il était inutile que je retourne vers Nantes retrouver les miens. L'ami Edmond Guillé avait obtenu de la préfecture, un document permettant la réquisition d'un véhicule des Ponts et Chaussées pour ramener tous les gens de Notre Dame de Grâce évacués vers Nantes. Et le samedi, dans la matinée, tous ceux qui s'étaient déjà réinstallés attendaient le véhicule devant les ruines de l'église pour accueillir ceux que l'on appelait « les réfugiés nantais ».

Le camion s'arrêta devant chez Émile Plaisance. Edmond Guillé qui était à l'avant avec le chauffeur sauta le premier. La mère Beaupérin (Marie Fourcampré) fut la première à attraper dans ses bras ma petite Marie-Hélène que Marguerite lui tendait et c'est elle qui eut le plus de succès. Mon père était tout à sa joie alors que pourtant il ne voyait pratiquement plus. Bref, tous les arrivants furent fêtés et on partagea la joie des retrouvailles, y compris avec notre curé venu retrouver ses ouailles.

Emile Plaisance et Claire, sa femme, nous firent entrer au café, pour fêter notre arrivée. L'entête du café « Au bon Accueil » portait bien son nom ce jour-là. D'autres habitants revinrent en charrette à cheval, traversant le canal à l'emplacement du bac détruit de la Touche aux Thébauds. Il existait là une sorte de passage à gué, le canal étant presque vidé puisque les allemands avaient fait sauter les vannes des écluses de la Touche et de Melneuf. Malgré les ruines, ce fut la joie. Je n'avais rarement vu autant de dévouement et d'entraide pour se réinstaller ; tous pleuraient et riaient à la fois.

Fin du cauchemar et reprise de la vie

Oubliant les menaces et la peur, la vie reprit. Mon père qui n'avait pu se faire opérer pendant cette maudite guerre partit à Nantes voir l'oculiste qui réalisa un miracle lui permettant à 70 ans, de retrouver la vue et de vivre une quinzaine d'années d'une vieillesse heureuse entouré de ses enfants et petits-enfants. Dans les villages et les fermes, les gens se remettaient au travail, réhabilitant des maisons, surtout au bord du canal, qui n'avaient plus ni plancher ni solives, toutes ces pièces de bois ayant été démontées ou sciées puis utilisées pour la construction des blockhaus par l'occupant. Certaines maisons situées en bordure du *no man's land* avaient été transformées en casemates, d'autres aux toits criblés comme des passoires furent rafistolées avec des débris de tôles ondulées en attendant les réparations.

Tous étaient heureux d'être revenus dans leurs murs. Certains ayant retrouvé de vieilles pommes de terre flétries et germées risquèrent le tout pour le tout, semant ces rogatons en plein mois de juin, et mangeant des pommes de terre nouvelles au mois de septembre. Il fallait aussi, pour les cultivateurs à peine réinstallés, d'abord couper le foin avant de labourer pour planter ou semer. Mais au risque de l'accident !

Accidents mortels sur les engins piégés

Au matin du 13 juin 1945, Paul Martin, du Busson, tout près du canal, avait commencé de faucher sans encombre aux alentours de sa ferme ; l'après-midi, il décida de se rendre avec sa machine entre la Douettée et la ferme de Sainte Anne, dans un secteur où on l'avait pourtant prévenu

qu'il y avait des pièges. Il laissa ses bœufs attelés sur la faucheuse et voulut traverser une haie par un petit passage entre des buissons. Il tira sur un fil de fer qui dégoupilla la grenade qui lui fut fatale, un éclat lui traversant la gorge. Transporté d'urgence à l'hôpital de Saint Gildas, il décéda le jour même.

Un autre accident mortel emporta Jacques Feidel, fermier au Calvaire. Ancien prisonnier libéré bien avant la fin de la guerre, sa chance l'abandonna le 21 mai 1945 lorsque, passant avec son cheval et sa charrette devant un dépôt de munitions de toutes sortes rassemblées dans les ruines de la maison des Boulettes (la Croix Millet), il eut la malencontreuse idée de vouloir récupérer de la poudre pour faire sauter des bûches ! Il se saisit d'un obus de 155 et le frappa sur le cercle en fer de la roue pour retirer la pointe de la douille en cuivre. L'obus éclata à hauteur de poitrine ; transporté à l'hôpital de Saint Gildas, il y décéda en quelques heures. À la même période, Louis Beaugeard, de l'Ongle, sauta sur une mine, et fut tué également. Tous ces drames assombrirent l'ambiance de bonne humeur qui reprenait le dessus dans le pays.

De prisonniers allemands au camp de Pont-Nozay

Après la signature de la reddition de la Poche de St Nazaire, les soldats allemands furent dispersés dans des camps, puis envoyés en commandos de travail vers des secteurs où ils n'avaient pas, de préférence, séjourné durant la guerre, afin d'éviter les règlements de comptes. Ce fut le cas aussi à Notre Dame de Grâce où un camp fut établi sous la garde d'anciens FFI à Pont Nozay, recevant 25 à 30 prisonniers dont aucun n'avait sévi, ni dans le bourg, ni sur les bords du canal. Certains furent requis pour aller travailler dans des fermes ou chez des particuliers, mais beaucoup furent d'abord employés au déminage. En principe, tous les endroits minés, dont les routes et les chemins, étaient répertoriés sur des cartes, mais il y avait des grenades ou des mines piégées dans de nombreux passages de haies. Tout fut fouillé assez sérieusement. Les engins de mort - fusées à ailettes, obus non éclatés, grenades oubliées - tout fut ramené auprès du camp et emporté par des spécialistes. Quelques accidents se produisirent, provoquant des amputations de bras ou de jambes. Les blockhaus furent ensuite démolis et les terrains nivelés.

J'avais réussi à obtenir l'un de ces prisonniers, **Fritz Bayerman**, un appelé ayant le grade d'adjudant. Je l'occupais au jardin et à la scierie. Il avait 35 ans environ, parlait peu le français mais le comprenait très bien. Il venait deux à trois jours par semaine. À la maison, on le traitait bien et il partageait la table avec nous. On pouvait le laisser une demi-journée seul à travailler, il bossait tout autant et intelligemment. Marié et père de famille, il aimait bien les gamins. Il adorait le tabac et, chaque semaine, je lui donnais un paquet de gauloises. Le soir, lorsqu'il partait, nous lui donnions un casse-croûte lorsque l'on savait qu'il ne devait pas revenir le lendemain. Il se plaisait à la maison. Il travaillait aussi dans des fermes mais je savais par le gardien chef qu'il préférait travailler chez le « bourgmestre », ce qu'il fit d'ailleurs pendant plusieurs mois, car les prisonniers nommés à Pont-Nozay ne furent guère changés.

Un après-midi, le père Ouairy, transporteur, vint me proposer d'aller chercher un lot de bois chez Cahour (marchand de bois). Nous recevions alors des bons de bois pour la reconstruction et le fournisseur nous était désigné. Ce jour-là, nous avions environ trois tonnes à charger à Redon, or les ouvriers étaient à travailler sur des chantiers, dans les villages, et il ne restait plus que notre prisonnier avec moi. Mon père, ayant retrouvé la vue après son opération de la cataracte, se proposa tout de suite, mais le père Ouairy, qui avait été prisonnier en Allemagne, me dit : « Emmène donc ton gars, il fera bien l'affaire » ! Je donnai donc à Bayerman un pantalon bleu, une veste et un béret basque. C'était un homme heureux quand je le fis monter dans le camion... Il était pourtant formellement interdit de donner des effets civils à des prisonniers, interdit aussi de les emmener en dehors de la commune... Parvenus chez Cahour, les employés de la scierie que je connaissais bien n'en revenaient pas de le voir au travail. Lorsque le chargement fut terminé, mon père, tout aussi heureux, me dit de payer une bouteille. Il avait surtout envie de rendre visite à sa cousine Marianne qui tenait, à l'époque, le café tabac au bout du pont de la digue. Deux cents mètres à faire à pieds. Et la cousine, de nous embrasser, heureuse de revoir mon père et de parler du pays. Nous buvons un coup, elle paie sa bouteille. Le tabac était à la carte. Tout de suite, elle nous dit : « Pour vous

remercier d'être venus me voir, je vais vous donner chacun votre paquet de cigarette », que l'on paya bien sûr, au prix légal, pas au prix du marché noir qui sévissait encore. Elle ne s'était pas rendu-compte que l'homme placé au bout de la table était un Allemand, et pourtant, j'avais essayé de lui faire comprendre. Je payais les deux paquets de cigarettes... C'est là qu'elle comprit et me dit « C'est bien égal, si c'est un bon gars. S'il y avait un homme heureux, c'était bien Fritz ! Il y avait belle lurette qu'il ne s'était pas vu en tenue civile, attablé au bistrot, à fumer une cigarette.

De temps à autre, je lui filais une petite bouteille de schnaps ; il aimait mettre une rasade dans son café. Lorsqu'il quitta le Pont-Nozay, il demanda à son chef l'autorisation de venir nous dire adieu. Il promit de revenir nous voir après la guerre... Il habitait à l'est de Berlin. Nous n'avons plus jamais entendu parler de lui ! Bayerman ! Combien a-t-il pu débiter de grumes à la scierie et défoncer le jardin à la pelle ? C'était un riche compagnon, cet adjudant !

L'église provisoire

Nous étions à peine réinstallés dans nos maisons que notre curé, le père Blanconnier, vint me trouver pour aller voir des bâtiments en bois construits par les anglais en 1940. Le premier au Poteau Vert, route de Redon, en piteux état, puis deux autres près du champ de course, entre Savenay et la Moëre. Ils étaient montés en panneaux de bois, avec de la laine de verre au milieu et du papier goudronné à l'extérieur. La toiture était également en bois, recouverte de papier goudronné. En démontant les deux bâtiments, on pouvait faire une église provisoire de 8 mètres de largeur par 20 mètres de longueur. Cela nous convenait. Monsieur le curé s'en fut à Nantes, le premier à faire une demande aux Domaines. Avec l'appui de l'évêché et de personnes amies, en huit jours, l'affaire fut conclue.



L'église provisoire mise en service pour le 15 août 1945 (coll. Millet)

Les Nazairiens étaient repartis et pour que le chantier avance vite, je fis appel à du personnel extérieur, les frères Caillon de Campbon, André Etourmy, Jean Richard et Jean Alain, mais aussi des collègues : le père Bocquel, Edouard Bugel, Charles Potiron, de l'Alouette. On me confia la direction du chantier : organisation du démontage puis du remontage, pointage des heures... En vélo, nous nous rendions tous les matins sur le chantier à Savenay, 11 à 12 heures par jour, les journées sont longues en juin... Dès qu'une partie était démontée, des cultivateurs (les volontaires ne manquaient pas) venaient avec charrettes et chevaux. En une quinzaine de jours, tout fut transporté à Notre Dame

de Grâce, sans trop de casse.

A titre purement paroissial, les heures de main-d'œuvre furent facturées à prix d'amis. Le père curé avait fait garantir par une assurance accident tous ceux qui travaillaient ou transportaient les matériaux, et c'est lui qui réglait les factures grâce à des dons, en attendant les remboursements par le M.R.U. (Ministère de la Reconstruction). Après le battage des pieux soutenant les solives, le remontage des panneaux fut effectué très rapidement. Une entreprise de Redon avait déjà remonté et transformé ce type de bâtiments, on lui confia donc la fabrication d'un campanile pour l'entrée, mais aussi de portes neuves et d'un autel. Un clocher devait suivre pour accueillir les trois cloches ayant survécu à l'épreuve des obus. Jusqu'alors, l'office était célébré dans une chapelle provisoire petitement installée dans une salle paroissiale, et devant des paroissiens médusés, notre nouvelle « église paroissiale » archi pleine fut bénie dès le 15 août et put accueillir un premier office.

Artisans, ouvriers et paysans avaient travaillé au plus juste prix, remboursées par notre curé qui transmit toutes les factures qu'il avait réglées à l'entreprise redonnaise : salaires ou émoluments, assurances, déplacements, transport... Celle-ci les refit sous son entête et les présenta au MRU qui lui régla une somme d'un montant quasiment triple du montant déboursé, tandis que notre curé ne percevait que le montant des factures effectuées sous ma responsabilité. La paroisse ne perdait rien, mais l'entreprise avait empoché tous les bénéfices. Monsieur le curé et moi-même en étions éberlués. Une paroisse de Saint-Nazaire ayant récupéré les moteurs des cloches dans les ruines de son église, les vendit à notre curé, tant et si bien que nos cloches remontées dans le clocher provisoire sonnaient à la volée, aussi bien que tirées par des cordes.



L'église de Notre Dame de Grâce reconstruite en 1950-52. Église en béton classée au patrimoine du XXème siècle. Elle comporte un Chemin de Croix de grandeur d'homme sculpté dans l'enduit frais, deux statues en bois des XVème et XVIème siècle et trois statues de l'artiste nantais Jean Fréour (coll. Millet)



L'église de Bouvron en 1945 (arch. diocésaines)



L'église de Guenrouet en 1945
(arch. Diocésaines)



L'église de Notre Dame de Grâce à la fin du conflit et lors de sa destruction civile (arch. diocésaines)

La vie reprend

Le travail à l'atelier reprit de plus belle avec le retour des prisonniers. Nous devons rapidement remettre en état les maisons réparables. Pour celles qui étaient détruites, il fallait attendre d'abord les constats d'expertise, les plans des architectes imposés aux sinistrés, l'ordre d'exécution des travaux mais aussi la livraison des matériaux, pas toujours facile à cette période. Les sinistrés étaient relogés dans des baraquements en bois ou dans des logements retapés à la hâte. Le matériel agricole était aussi à remettre en état, car dans certains secteurs, il avait terriblement souffert. Nous ne chômons pas ! La vie était repartie. Les ruines et les peines subsistaient, mais la joie des retrouvailles, les amitiés nées ou renforcées durant cette période, donnaient à tous un espoir formidable. Pourtant, il fallut des années pour panser toutes les plaies et reconstruire tout ce qui avait été démoli.

Des vestiges de la guerre fatals pour le menuisier

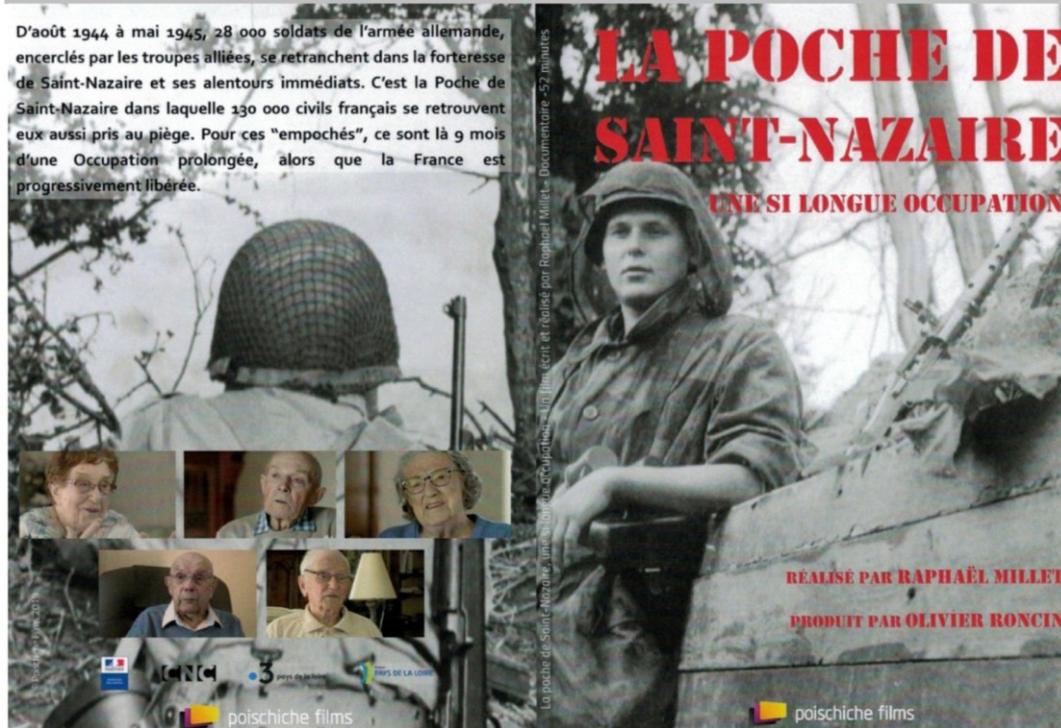
Les prisonniers allemands avaient déminé les terrains et ramassé les obus non éclatés, dispersés au hasard des tirs. Mais, durant quinze ans environ, des obus de tous calibres remontèrent à la surface et furent recueillis par les habitants avant d'être systématiquement apportés à notre atelier car c'était là que « l'adjoint spécial » travaillait. Les ouvriers, et même mes enfants, les acceptaient et les déposaient dans un endroit où les gendarmes les récupéraient et les emmenaient au déminage. Sans précautions particulières...

On pâtit aussi pendant longtemps des balles et des éclats ravageurs enfoncés dans les arbres derrière lesquels auraient pu s'abriter des résistants ou servant simplement de cibles. Les éclats d'acier arrachaient irrémédiablement les dents des lames de scies. Tous les outils d'abattage, de coupe et de débits se trouvaient en piteux état lorsqu'ils rencontraient ces engins destinés à tuer. J'ai vu en débitant un arbre, une lame de scie à ruban toute neuve et longue de 7,30 mètres, édentée sur le tiers de sa longueur ; et dans un chêne où je n'avais pu tirer que deux poteaux de 18 x 18, en jetant "gras", on retrouva plus de vingt balles de mitraillettes ou de fusils mitrailleurs.

Les plus beaux chênes avaient poussé aux abords du canal ou en bordure des prés, dans des secteurs parfois complètement complètement criblés par les tirs et obus des deux armées. Beaucoup furent donc sacrifiés et utilisés comme bois à feu. Les « poêles à frire » des démineurs ne signalaient pas tous ces risques et plus de soixante ans après, nos outils étaient encore victimes de ces restes de la guerre.



Pierre Millet réparant une jante de roue en 1981 (coll. Millet)



On peut aussi consulter le site du Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz

<http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/>

et en particulier l'onglet « Poche de Saint-Nazaire »

<http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/poche-st-nazaire/>

où se trouve ce témoignage de Pierre Millet et un autre dossier intitulé
« Témoignages sur la Poche sud »

On trouvera d'autres témoignages et d'autres photos sur le site de Michel Gautier

<http://poche.st.nazaire.pagesperso-orange.fr/>